

Sauvons les
Vivres ;
Gagnons la
Guerre.

LE MESSENGER

Signez la
Pledge
Card.

Religion et Nationalité
Entered as Second Class Mail Matter Dec.
22, 1905 at the Post Office of Lewiston, Me.,
under the Act of Congress of March 3, 1879.

LE MESSENGER, LEWISTON, MAINE

Publié trois fois la semaine: Lundi, Mercredi, Vendredi

LUNDI, 29 OCTOBRE 1917

38e Année No. 100
J. B. COUTURE, Prop.

Défaites italiennes

Les compatriotes du pape sont sou-
mis à de cruelles épreuves

Il paraît que les Italiens ont subi
de sérieuses défaites depuis quel-
ques jours sur le front de la rivière
Isonzo.

Dans ces quelques jours ils ont
du évacuer toutes les places qu'ils
avaient conquises depuis un an.
L'empereur autrichien s'est mis
lui-même à la tête de ses troupes
aidé du fameux général allemand
Von Mackensen et de 300,000 sol-
dats allemands.

Ce matin, les nouvelles de Berlin
nous disent que 100,000 soldats et
700 canons italiens ont été capturés
par les Austro-Allemands.

Les Italiens sont en retraite sur
tout ce front.

On affirme qu'il y a eu trahison
parmi les Italiens dont l'aile gauche
a fui à la manière russe.

Le roi d'Italie est grandement af-

fecté par ces défaites.

Afin de parer à la gravité de la
situation il est probable que Fran-
çais et Anglais vont envoyer immé-
diatement des renforts aux Italiens,
mais comme toujours ils arriveront
sans doute trop tard.

La crise du sucre

Les raffineries en trouvent deux cent
millions de livres en Louisiane

Le service du contrôle des vivres
annonce que deux cent millions de
livres de sucre de canne de la Loui-
siane ont été achetées par l'Ameri-
can Sugar Refining Company et se-
ront réparties entre les raffineries
de New York, Boston et Philadel-
phie.

Des arrangements pour leur
transport rapide ont été pris et le
premier envoi partira de la Nouvel-
le-Orléans la semaine prochaine.

Mme Melba est blessée

Mme Melba, la grande cantatrice,
a été grièvement blessée à Fort
Worth, Texas, au cours d'une repré-
sentation de Faust, la semaine der-
nière. Toute une rangée de lumières
tomba sur elle en arrière de la
scène. Elle fut inconsciente pen-
dant dix minutes, mais put repa-
raître sur la scène vingt minutes après.

Poudrière détruite

Une partie des établissements de
la Canada Explosives Co., à Vau-
dreuil, a été détruite par le feu ven-
dredi, et les 1,800 employés ont eu
de grandes difficultés à se sauver.
Les explosions se sont succédées
pendant près d'une heure. Le feu
fut causé par une étincelle venant
d'un moteur électrique placé où on
chargeait les obus. Deux hommes
furent blessés légèrement. Les per-
tes sont estimées à \$1,600,000.

"La bataille des cavernes"

Les poilus capturent la fleur de
l'armée allemande dans des
cavernes et des carrières

Avec les armées françaises en
campagne, 24—Les poilus du gé-
néral Pétain ont combattu en
plein air et sous terre pour rem-
porter leur fameuse victoire
d'hier.

La bataille pourra s'appeler
dans l'Histoire la Bataille des Ca-
vernes. Les Français ont atteint
leurs objectifs, c'est-à-dire qu'ils
tiennent complètement la fameu-
se crête de l'Aisne, depuis Vaux-
aillon jusqu'à Craonne, qui for-
maient la ligne principale des po-
sitions allemandes. Les Français
tiennent aussi la ligne de défense
extérieure de Laon.

La bataille s'est passée au som-
met de la crête étroite près de
laquelle court le Chemin des Da-
mes. Les pentes septentrionales
de la crête étaient entre les mains
des Allemands; elles tombent
brusquement dans la vallée de
l'Ailette.

Les positions allemandes étaient
semées de cavernes, de tunnels et
de carrières souterraines. Beau-
coup de ces dernières avaient
deux étages et étaient éclairées et
ventilées à l'électricité. C'étaient
de véritables forteresses souterrai-
nes. Il n'y avait qu'un seul tunnel
au mont Cornillet, ici il y en avait
trois qui semblaient des défenses
presque insurmontables.

La bataille de mardi a compris
la capture d'une vingtaine de ca-
vernes, tunnels et carrières. Du
côté des Français il y avait de
semblables abris souterrains rem-
plis de troupes. Avant l'attaque
la crête entière était comme une
vaste fourmillière humaine.

L'artillerie française a concen-
tré un feu d'une violence inouïe.
Des batteries secrètement instal-
lées depuis quelques semaines ont
lancé soudainement un véritable
ouragan d'acier. Depuis huit jours
les gros canons pilonnaient sans
cesse les positions allemandes.

Les feux de barrage français
avaient complètement coupé les
Allemands de leurs approvisionne-
ments en vivres et en munitions.

Ensuite vint brusquement un
déluge d'énormes projectiles des
gros canons français de 400 et de
320, bouleversant les entrées des
cavernes et des tunnels et secon-
dant le sol comme s'il y avait un
tremblement de terre. La trajec-
toire de ces gros obus est parfaite-
ment visible à l'œil nu.

D'innombrables avions français
réglaient, par la télégraphie sans
fil, le tir des batteries. Ces derniè-
res tiraient avec une telle préci-
sion que l'une d'elles, à une dis-
tance de dix kilomètres, envoya
successivement 5 projectiles dans
le même entonnoir et détruisit une
forteresse souterraine.

Bien que le kronprinz eut la 5e
division de la garde prussienne
parmi les 5 qui faisaient face aux
Français, il envoya à la hâte com-
me renfort 2 autres divisions de
la garde et une division bavaroise.
Il concentra ainsi dans la zone
de l'attaque la fleur de l'armée
allemande.

Le secteur du fort de la Mal-
maison était confié à la 2e division
de la garde prussienne.

Conformément à la tactique al-
lemande, les réserves ennemies
massées dans les cavernes de-
vaient, lorsque l'infanterie fran-
çaise s'élancerait sur le plateau,
sortir de leurs abris et exécuter
des contre-attaques.

Mais quand l'attaque française
eut lieu, les poilus combattirent
Hindenburg par ses propres mo-
yens. Derrière la première vague
française venaient des bataillons
de poilus spécialement entraînés
qui s'emparèrent de l'entrée des
cavernes et y bloquèrent l'ennemi
au moyen de grenades et de mi-
trailleuses.

Ils emmurèrent littéralement les

réserves allemandes. C'est ce qui
explique l'énorme quantité de pri-
sonniers capturés.

La capture du fort de la Mal-
maison a été peut-être la plus bril-
lante de toutes les manœuvres de
l'assaut. Depuis plusieurs semai-
nes quatre régiments qui avaient
été choisis pour enlever la posi-
tion, repassaient leurs rôles. Aussi
l'attaque fut en tous points par-
faite.

Immédiatement avant l'assaut
de ce fort puissant, les gros ca-
nons français firent pleuvoir des
tonnes de projectiles dans le fort.
Ensuite pendant qu'un des régi-
ments donna l'assaut de front, les
trois autres enveloppèrent le fort.
La précision de la manœuvre ren-
dit absolument inutile la résistan-
ce de la deuxième division de la
garde.

Quoique l'attaque eut été lancée
à 5 heures du matin dans l'obsu-
rité la plus complète le plan de la
bataille se déroula avec la plus
grande précision.

Oeuvre de la Conservation des Vivres

Semaine du 28 oct. 1917
Liste des représentants de quar-
tiers et de leur aide, de langue
française.

Quartier IV—M. Aurèle Gagné,
capitaine. Aides: Mlles Emilienne
Gagné, Rolande Gagné, Priscilla
Wiseman, Jeanne Larocque, An-
toinette Paradis, Simonne Para-
dis, Alphonsine Lévesque.

Quartier V—Mme Louis Pro-
vost, M. Pierre Lévesque, capitai-
nes. Aides: Mlles Bazine, Philomé-
ne Côté, Gertrude Jalbert, Ger-
maine Jalbert, Marie Pelletier,
Mme Joseph Gagnon, MM. Adé-
lard Jenelle, Eugène Cloutier,
Raoul Gauvin, Donat Paradis,
Laurence J. Moreau, Del. J. La-
pointe, Edouard Laverdière, M. E.
Pelletier.

Quartier VI—Mlle Lucie Des-
chênes, M. Joseph Bernard, capi-
taines. Aides: Mlles Lumina Ga-
gnon, Merisa Roy, Béatrice Ouel-
lette, Dinora Cailler, Gabrielle Ro-
berge, MM. Adrien Provost, Geo-
rge Hamel, Hubert Maillet, Jos.
L'Heureux, George Hémond, Jos.
Maillet.

Quartier VII—Aides: Mlles Y-
vette Couture, Yvette Dubé, MM.
Valdor Couture, John Lacroix,
Wm Maher, Mme Isaac Martin.

Ménagères, économisez volonta-
irement si vous ne voulez pas plus
tard être obligées de le faire d'une
façon obligatoire.

L'Empunt est un grand succès

Le deuxième emprunt de Liberté
qui s'est clos samedi soir a donné
pleine satisfaction au gouvernement
de Washington.

Les chiffres ne sont pas encore
tous connus, mais on croit que le
chiffre de \$5,000,000,000 sera at-
teint s'il n'est pas dépassé.

Lewiston et Auburn ont fait no-
blement leur devoir en souscrivant
\$1,789,750 c'est-à-dire \$107,750
plus que le montant qu'on leur avait
fixé.

Voir et écouter les méchants est
déjà un commencement de mé-
chanceté.

Alphonse W. Coté
Professeur de Piano
Accordeur et Réparateur
7 Troisième Rue, Auburn.
Tél. 1891-W. Mo.

Dr ROLAND S. DUMONT
Dentiste
Bureau: 9 à 12 et 1 à 5
Coin des rues Pine et Lisbon
215 rue Lisbon, Tel. 1561

DIGGLES & MAILLET
Rembourseurs et Réparateurs de
meubles de toutes sortes
Vieux matelas refaits et nou-
veaux matelas faits sur comman-
de—Grand choix de Couvertures
pour meubles, Rideaux, Toiles et
Tentures faits à l'ordre. Satisfac-
tion garantie. Estimés fournis
gratis.

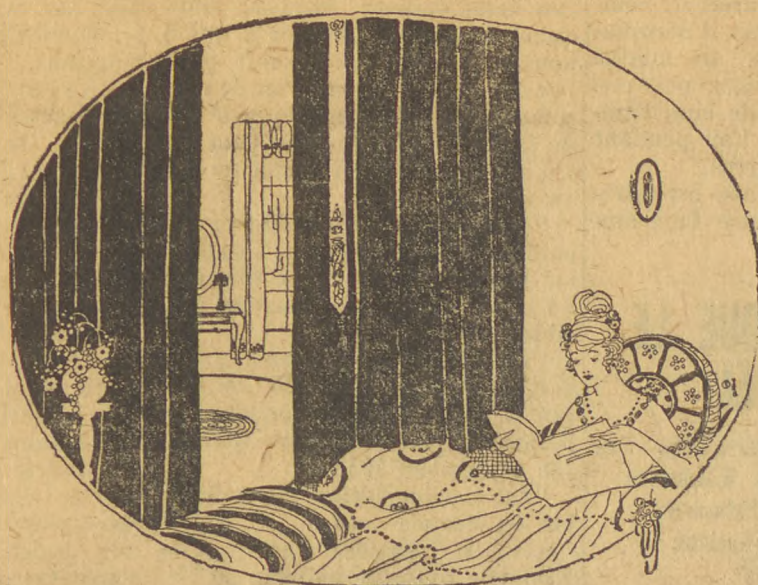
Téléphone 267-M
32 rue Main, Lewiston.
au 2ème étage

RESTAURANT
...ROYAL...
AMERIGAIN ET CHINOIS
DE PREMIERE CLASSE
Dîner régulier, 30 cts
Soupers spéciaux.
Meilleures repas et service.
Jolies petites pièces privées pour
dames et messieurs.
FRED G. SENG, Prop.
18-20 Rue Lisbon, Lewiston.
Tél. 1149.

Dr. EZRA A. FREEMAN
OSTEOPATHE
Edifice Manufacturers Bank
Chambres 301-302
De 9 à 12 hrs, et 2 à 5. Le soir, par entente.

ARTHUR BRUNELLE
PROF. de VIOLON
Musique arrangée pour orchestre
55 rue Howe, Lewiston, Me.
Téléphone 1795-W

BONS MEUBLES



Veulent dire Meilleures Demeures

et un petit parcours à travers nos étalages offre plusieurs
suggestions importantes

Quelques valeurs réelles qui vous impressionneront

Joli ameublement de
Salon en acajou, à
pièces. Prix \$150

Cet ameublement a
des montures d'acajou
extra épaisses, belles
formes et riche rem-
bourrage turquie rayé.

Nouveau lot splendide
doré. Prix \$5.50 à
\$16.50

Dans tous les nouveaux
dessins, faites de meil-
leur chêne doré et joli-
ment finies, sièges rem-
bourrés de cuir Bosto-
nien réel.

Piédestal en chêne doré
au prix spécial de
\$6.98

Faits de beau chêne doré,
beau dessus et pied,
et sont 36 pes de hau-
teur.

Miroirs biseautés hau-
te qualité, \$5.50

Grandeur 16x20. Enca-
drement en noyer amé-
ricain.

Couchettes de cuivre
attrayantes. Prix
spécial \$27.50

Gros poteaux de 2 pes,
barreaux 1 pe et fini
satin.

Lits Davenport Kroel-
her Kodav. Prix
\$39 à \$52

Acajou, chêne doré et
chêne fumé, rembour-
nés cuir Bostonien. Ou-
verts, font un lit pleine
grandeur; fermés, et
font un splendide meu-
ble de salon.

Nouvel étalage de Co-
fres en cèdre depuis
\$13.50 à \$24.98

Faits de cèdre du Sud,
ornés de cuivre et bien
finis dans tous détails.
Mieux vaut s'en procu-
rer un à nos prix spé-
ciaux.

Couchettes en fer oxi-
dées à prix spéciaux
\$10.50 à \$20.00

Plusieurs modes attray-
ants dans cette ligne.
Garanties de cuivre, et
sont de toutes dimen-
sions.

Couvertes haute quali-
té aux plus bas prix
\$2.50 à \$6.50 la pr

Nous avons été chan-
ceux de nous procurer
cet provision avant la
hausse du marché, per-
mettant les bas prix ci-
haut.

Les Prix d'Atherton sont toujours les plus bas.

Pour économie et
Service Achetez
chez
Atherton.

ATHERTON
FURNITURE COMPANY

COMMIS CANADIENS: — MM. Cyrille Labranche, Isaac
Martin, Philibert Roy, Emile A. Vézina, Miles Eva Martin et
Charlotte W. Michaud.

Les Anglais et la lutte aérienne

Le major-général F.B. Maurice, dans une interview, excuse les aviateurs anglais de n'avoir pas abattu un seul zeppelin, dans le récent raid sur Londres, alors que les Français en ont détruit cinq.

Londres, 27.—Au cours de son entrevue hebdomadaire avec la Presse Associée Canadienne, le major-général F.B. Maurice, directeur-chef des opérations militaires pour le ministère de la guerre a déclaré:

"Ce n'est pas un déshonneur pour les aviateurs britanniques, que de n'avoir pas abattu un seul zeppelin allemand, au cours de la récente visite des Allemands au-dessus de Londres, alors que les Français en ont abattu cinq. Pas un seul aviateur français n'aura songé à comparer sa tâche, qui fut d'attaquer les zeppelins à la pleine lumière du jour, alors que les dirigeables étaient à la fin d'une longue course, avec la tâche de l'aviateur britannique qui devait d'abord découvrir les assaillants et ensuite les attaquer alors qu'ils étaient dans l'ardeur du premier assaut.

"Incidentement, il est bon de dire que le service de défense anti-aérien britannique a abattu depuis le commencement de la guerre 16 zeppelins et dans des conditions beaucoup plus difficiles que celles dans lesquelles les Français ont remporté leur dernier succès.

Discutant le travail accompli par les aviateurs britanniques sur le front ouest, le major général dit:

"Durant le mois de septembre, nos avions ont effectué 226 raids au-dessus des lignes allemandes, jetant 7,886 bombes qui représentaient 135 tonnes d'explosifs. Pendant la même période, les Allemands ont jeté presque exactement 1,000 bombes dans les lignes britanniques. La distribution de ces bombes n'est qu'une partie de nos opérations aériennes. Le travail le plus important de l'aviateur, c'est de donner la direction à l'artillerie.

"Pendant le mois de septembre, nous avons tiré 7,694 coups sur les batteries allemandes, d'après des indications de nos aviateurs et nous avons réduit les canons ennemis au silence dans les 813 occasions. Pendant cette même période les Allemands n'ont réussi à atteindre nos canons que 743 fois.

"Bien que la plupart des armées belligérantes aient chacune

un héros de l'air, qu'elles annoncent à grand fracas et dont elles numérotent les victoires, les Anglais n'ont jamais adopté leur système. Tout en comprenant qu'ils sont dans une branche de l'activité militaire qui appelle à l'imagination, nos aviateurs ne considèrent pas qu'ils ont une besogne plus importante ou plus dangereuse que celle des soldats dans les tranchées et ils ne veulent pas que leurs exploits soient célébrés plus bruyamment que ceux de leurs camarades qui occupent des positions plus obscures.

"Le nombre d'avions abattus par nos meilleurs aviateurs dépasse celui dont peuvent se réclamer leurs rivaux. Pendant septembre, nous avons attaqué et abattu 274 machines ennemies et ce chiffre est plutôt inexact, car les quartiers généraux britanniques ne donnent jamais à un aviateur crédit d'une victoire aérienne si la chute de l'aviateur ennemi n'a pas été notée par un observateur d'en bas et par un autre aviateur qui se trouvait à proximité du champ d'attaque.

Commentant la victoire française sur le Chemin des Dames, exploit qui l'a appelé "très heureux et très brillant", le général Maurice a déclaré:

"De même que les Allemands avaient tenté de créer un sentiment d'aversion entre les Anglais et les coloniaux, en faisant courir la rumeur que les Anglais laissaient toute la tâche aux coloniaux, de même ils avaient tenté de séparer les Anglais des Français en disant que les Français ne faisaient rien et se reposaient sur les troupes britanniques. La victoire d'hier, qui couronne la quatrième offensive française cette année est une bonne réponse.

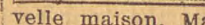
"Il est vrai que les troupes britanniques ont eu plus que jamais l'occasion de se battre cette année sur le front ouest, mais la raison en est simple. Rappelons-nous que dans les premiers mois de la guerre nous avons épuisé notre vieille armée et que nous avons dû employer les deux années qui ont suivi à en créer une autre. Au commencement de cette année notre nouvelle armée était prête et nous nous mîmes en ligne avec l'intention de prendre une bonne

Elle Montait l'Escalier Sur Ses Mains

Trop malade pour monter debout. Opération conseillée. Sauvée par le Lydia E. Pinkham's Vegetable Compound

Cette femme maintenant élève des poulets et fait de l'ouvrage manuel. Lisez son histoire:

Richmond, Ind.—"Pendant deux ans je fus si malade que j'étais obligée de monter l'escalier très lentement et me supportant avec mes mains, puis me reposer au haut. Le médecin disait que je devais être opérée et mes amies disaient que je ne vivrais pas pour déménager dans notre nouvelle maison. Ma fille me conseilla d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham qu'elle avait employé avec de bons résultats. Je le fis, ma faiblesse disparut, je gagnais des forces, démenageais, fis du jardinage de toute sorte, pelletais, fis du cimentage et élevais des centaines de poulets et canards. Je ne puis faire assez d'éloges du Lydia E. Pinkham's et si cela peut servir vous pouvez publier cette lettre pour le bénéfice d'autres femmes."—Mme M. O. JOHNSTON, Route D, Box 190, Richmond, Ind. Adv.



part du fardeau et de soulager les Français qui avaient porté tout seuls le poids de la guerre pendant que nous faisons nos préparatifs. "Les commandants anglais et français s'entendent à merveille et il n'y a entre eux ni jalousie ni malentendu."

La raison divine des fléaux

Devant certaines catastrophes terribles et imprévues, ne serait-on pas tenté de croire que la Providence a des caprices barbares, des fantaisies foudroyantes, où elle semble se complaire dans les coups qu'elle porte, et jouer pour ainsi dire avec des cerceaux?

Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde ainsi? Est-ce qu'il n'aurait pu avec sa puissance et son intelligence infinie, organiser la nature de telle sorte qu'elle n'eût offert que les traces de son infinie bonté?

Sans doute il eût été libre de le faire comme il a été libre de choisir l'ordre actuel. D'où vient donc qu'il a préféré un plan où sa bonté semble, à en juger par les apparences, être en défaut où elle recule, en quelque sorte pour faire place à quelque chose qui n'est pas elle?

La philosophie humaine cherchera tant qu'elle voudra le mot de cette énigme elle n'en trouvera pas de meilleur que celui qui est suggéré par la foi. La foi nous dit que le monde des corps n'a pas raison d'être en lui-même et qu'il n'existe qu'en vertu de son rapport au monde des esprits que l'ordre matériel est adapté à l'ordre spirituel; que les consciences de l'un sont coordonnées aux convenances de l'autre; que Dieu a voulu qu'il y eût des tempêtes dans la nature, parce qu'il y a des coupables orages dans le cœur de l'homme; que les fléaux pestilentiels ont été prédestinés à punir les épidémies qui ravagent les âmes; qu'en un mot, le mal moral, dans sa marche à travers le monde, est condamné à traîner sur ses pas des maux physiques, comme un corps en mouvement traîne son ombre après lui. Dieu a jugé qu'un univers matériel, qui ne serait que le serviteur de sa bonté, dans les calamités du monde physique, est au fond, la présence de sa justice dans le monde moral, et que ce qui semble être un désordre particulier n'est en réalité qu'une sublime condition de l'ordre universel.

Cette doctrine est résumée, sous une forme touchante, dans une prière que l'Eglise a prescrite à ses ministres d'offrir à Dieu, dans les temps de mortalité. Elle est conçue en ces termes: "Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'oblation de ce sacrifice vienne à notre secours, afin que, par sa puissance, elle nous affranchisse de tous nos égarements, et qu'elle nous fasse échapper aux

incursions de tout ce qui vient pour nous perdre." Dans cette prière, l'Eglise a particulièrement pour but de prévenir ou d'arrêter les effets du fléau; mais elle ne le nomme pas en première ligne, elle nous fait d'abord monter jusqu'à son principe; elle demande avant tout que nous soyons délivrés de nos péchés parce qu'elle sait que les meilleures prières contre les maux physiques doivent commencer par reconnaître, avec une humble foi, qu'ils ont leur source dans les désordres du monde moral, et qu'il faut détourner le cours de la justice pour retrouver la bonté.

Mgr GERBET.

UN AVERTISSEMENT

Dans un article éditorial le "Daily Express" avertit les alliés que s'ils ne sont pas préparés pour annuler la nouvelle menace aérienne de l'Allemagne celle-ci pourra obtenir par ses avions, une paix que ne pourront jamais lui donner ses armées sur terre et ses navires sur mer.

Cet article a été publié à la suite de la réception d'une dépêche disant que l'Allemagne fait l'impossible pour construire une flotte immense d'avions. "Les armées allemandes sont battues en Flandres par les canons anglais, dit le "Daily Express", et le sort de la civilisation dépend de l'aviation.

L'Allemagne a, paraît-il, commencé la construction d'avions "Gotha", munis de quatre moteurs de 260 chevaux pouvant porter un équipage de cinq hommes et pouvant tenir l'air pendant dix heures consécutives.

Cette fois, au moins, les alliés seront-ils prêts à faire face aux ennemis.

MEILLEUR QUE LE CALOMEL

Des Milliers de Personnes Ont Trouvé Que Les Tablettes Olive Du Dr. Edwards Étaient un Substitut Inoffensif

Les Tablettes Olive du Dr. Edwards — le substitut pour le calomel — constituent un laxatif doux, mais sûr, leur effet sur le foie étant pour ainsi dire instantané. Elles sont le résultat de la détermination du Dr. Edwards de ne pas traiter les maladies du foie et des entrailles avec du calomel. Ses efforts de le bannir ont produit ces petites tablettes de couleur olive.

Les petites tablettes agréables font le même effet que le calomel sans cependant avoir des effets ultérieurs nuisibles. Elles ne nuisent pas aux dents comme le font les liquides fortes et le calomel. Elles saisissent le mal et le guérissent promptement. Pourquoi guérir le foie aux dépens des dents? Souvent le calomel ravage les gencives. Il en est de même des liquides fortes. Il vaut mieux de ne pas prendre du calomel et de le remplacer par les Tablettes Olive du Dr. Edwards.

La plupart des maux de tête, des défauts de vivacité et de ces sentiments paresseux proviennent de la constipation et d'un foie paresseux. Prenez les Tablettes Olive du Dr. Edwards quand vous sentez "lourd" et "dépressé". Notez comment elles dégagent le cerveau "nauséux" et comment elles revivent l'esprit. 10c. et 25c. chez tous les pharmaciens.

La situation alimentaire

EN FRANCE

Un article de M. Fred B. Pitney

Dans le premier d'une série d'articles qui vont être publiés sur la situation alimentaire en France, M. Fred B. Pitney dit entre autres choses:

"Comme j'ai tenu maison en France, je peux parler par expérience de la situation alimentaire dans ce pays.

"Chaque personne doit être munie d'une carte de sucre, lui permettant d'acheter une quantité déterminée de sucre par mois. L'allocation est d'une livre et demie par mois pour ceux qui prennent trois repas par jour à la maison, d'une livre pour ceux qui en prennent deux et d'une demi-livre seulement pour ceux qui n'en prennent qu'un. Ceci représente pour ceux qui prennent trois repas par jour une quantité annuelle de 18 livres. La consommation

Chaque Jour de Maladie

est un jour de moins à l'ouvrage ou autre emploi.

En plus de vos propres souffrances à endurer est le fait que les autres se dépensent pour vous lorsque vous êtes malade. La réponse est, "Ne soyez pas malade." Mangez de la nourriture saine et bienfaisante. Laissez de côté les aliments riches, pâtisseries, bonbons et sucreries, n'importe quoi de difficile à digérer. Mangez bien et si fatigué, reposez-vous un peu avant de manger. Faites attention à cela et vous aurez fait quelque chose dans l'intérêt du bien-être.

Mais si vous souffrez de migraine, nausées, manque d'appétit, attaques de rhumes, ou estomac sûr, ne manquez pas de prendre une petite dose de "L. F." Atwood's Medicine. Pour plus de soixante ans, elle a aidé à être bien portant et à faire une journée d'ouvrage. 50c la bouteille. "L. F." MEDICINE CO., Portland, Me. 29-31Adv.

annuelle de sucre en Amérique est de 85 livres par personne.

"La carte de sucre ne signifie pas que chacun a le droit de demander une livre et demie de sucre par mois, elle indique seulement que le porteur a la permission d'en acheter cette quantité pourvu qu'il puisse trouver un marchand qui en ait à vendre. Le marchand qui a du sucre ne le vend pas au premier client qui se présente. Il ne le vend qu'à ses clients réguliers.

"Pendant l'hiver dernier, nous avons payé à Paris les oeufs 11 sous pièce et le beurre \$2 la livre et souvent il n'y avait ni beurre, ni oeufs, ni lait à acheter. Les familles privées ne pouvaient acheter la farine qu'à raison de 1/8 de livre à la fois. Les épiciers ne pouvaient en vendre, il fallait aller chez les boulangers. Les minoteries n'avaient pas le droit de choisir leurs clients, pas plus que les boulangers et les restaurateurs ne pouvaient choisir leurs moulins. Des listes étaient établies, indiquant à chaque minotier à qui il pouvait vendre. Ceci avait pour but d'empêcher un district de consommer les approvisionnements de farine qui reviennent à un autre, à un moment où tout le monde en manque.

"Laissez-moi vous donner les chiffres officiels sur la situation en France au sujet du blé, afin qu'il n'y ait pas de discussion possible.

"On estime qu'il y aura un déficit d'environ 5,000,000 de tonnes de blé en France pendant la période du 1er septembre 1917 au 1er septembre 1918.

"La consommation normale de blé en France est de 9,200,000 tonnes à 9,400,000 tonnes. La France a toujours importé du blé, sa production moyenne pendant plusieurs années avant la guerre étant de 9,000,000 de tonnes, soit un peu moins que la consommation. Depuis le commencement de la guerre, sa production a diminué considérablement. En 1914 elle était de 7,700,000 tonnes, en 1915 de 6,065,000 tonnes et en 1916 de 5,840,000 tonnes, tandis que pour cette année la récolte est estimée à 4,000,000 de tonnes; elle sera peut-être de 4,500,000 tonnes, laissant pour la période de septembre 1917 à septembre 1918 un déficit d'environ 5,000,000 de tonnes qui doit être comblé par les importations.

Le blé doit être envoyé d'Amérique

"D'où peuvent venir ces importations si ce n'est de l'Amérique? L'Italie, par suite de sa position dans la Méditerranée, prend la première part de blé de l'Extrême-Orient, tandis que l'Angleterre dont ces pays d'Orient sont les colonies, prend le reste. La France peut recevoir une petite quantité de blé de l'Afrique du Sud.

L'Argentine a interdit l'exportation du blé. Il ne reste plus à la France que ce pays.

Allocation du pain et cartes de pain

"L'allocation de pain des soldats français était d'un peu plus d'une livre et demie. Par suite du manque de blé, il a fallu ramener la ration à une livre et 1-3 par jour. Il est inutile de dire qu'une nécessité absolue peut seule justifier cette mesure.

"Une autre mesure a été prise, c'est celle des cartes de pain dans certaines parties de la France. Il n'y a pas de carte de pain nationale en France, comme il y a des cartes de sucre, mais dans certaines parties du pays, il a été nécessaire de diminuer la consommation du pain par des règlements locaux. Je me rappelle encore certaines lettres d'amis parmi les paysans de Bretagne, parlant des privations qu'ils éprouvent par suite de la diminution si considérable de la consommation de pain. Il ne faut pas oublier que le pain est la principale nourriture de ces populations.

"Ne croyez pas qu'elles se plaignent. Il n'y a pas d'âmes plus nobles, de plus firt et de plus grand peuple au monde que ces paysans français. Ce sont des héros au milieu d'un peuple de héros. Aucune des épreuves imposées pour la justice et le droit ne pourrait arracher une plainte à Joséphine Hervé, une des plus nobles femmes d'une noble race. Cette simple paysanne ne sait ni lire, ni écrire, mais sans un mot d'amertume elle a donné son mari à la patrie et maintenant elle envoie à l'école ses cinq fils et les élève pour son pays. Le plus âgé sera appelé avec la prochaine classe. Quand le petit Charlot, l'avant-dernier de ses fils, écrit pour elle et parle de ce qu'ils souffrent, il ne se plaint pas, ne montre pas d'amertume. C'est un exposé de faits simples et touchants, l'histoire d'une maison de paysans racontée à l'enfant qu'elle a allaité et aimé.

"Et personne ne peut l'aider. On peut lui envoyer de l'argent, mais ce n'est pas de l'argent qu'elle veut, c'est du pain."

Le bonheur vrai contient autant d'abnégation que de jouissance.

50 Hommes

Pour bûcher dans un "camp" canadien dans le Maine—bons gages \$80 à \$100 par mois.

Voyez

M. EMILE LAVERDIERE

au magasin

Ballard Chandler Co.

Pneus ou Tires

AUX PRIX DE 1916

Quand tous les marchands hésitaient à acheter, nous avons acheté tous les "tires" de bonnes qualités que nous avons pu trouver, et cela à nos prix. Le résultat est qu'aujourd'hui nous offrons le plus bel assortiment de pneus dans le Maine.

UN MOT A M. LE MARCHAND: A cause des hauts prix sur premiers, des centaines de marchands s'approvisionnent en seconds.

Demandez notre proposition spéciale aux marchands.

Grandeur	Pneus	Tubes Garantis	Grandeur	Pneus	Tubes Garantis
30x3	7.70	2.00	34x4	18-15	3.75
30x3 1/2	11.00	2.25	35x4	19.50	4.15
32x3 1/2	12.10	2.50	35x4 1/2	23.50	4.65
34x3 1/2	13.20	3.00	36x4 1/2	25.75	4.85
31x4	15.40	3.35	37x5	27.50	5.55
32x4	16.50	3.50	Huile spéciale Bell, la qt. 15c		
33x4	17.60	3.65	Gazoline Bell, le gal. 26c		

En envoyant votre commande dites si vous désirez un "straight side" ou un "Clincher".—10% en plus pour les non-skid.

Commandes par la poste sollicitées. Expédition sujette à inspection. Venez, écrivez ou téléphonez 1973-M.

RELL AUTO SUPPLY COM'Y
TELEPHONE 1973-M 147 RUE LINCOLN, LEWISTON.



Le docteur King change de gérant et premier opérateur Pourquoi ?

Le Dr King dirige son bureau avec l'idée qu'un petit profit réalisé sur le coût du matériel est suffisant pour l'ouvrage dentaire, et il essaye à convaincre ses associés de cette idée. Du moment que ces hommes cessent de donner ce qu'il y a de mieux à ces prix, leurs services cessent d'être utiles à mon bureau.

Laissez le Dr King faire un estimé de votre cas
Ces dents sont faites pour des personnes particulières, celles qui ne sont satisfaites qu'avec ce qu'il y a de mieux et qui insistent pour que leur dentier ressemble parfaitement à leurs dents naturelles. Laissez-moi vous dire combien elles sont meilleures que ces dents vieilles mode que vous aurez ailleurs.



DENTIERS COMPLETS
Vous font oublier qu'ils sont artificiels \$5
Dents croches redressées \$4.50
Couronnes en or
Sans douleur
Plombage en or \$1 et plus
Sans douleur

Satisfaction garantie—Examen gratis.
EXTRACTION SANS DOULEUR GRATIS

Dr. THOMAS JEFFERSON KING

24 RUE LISBON, Lewiston, Me.
9 A. M. à 8 P. M. Dimanches par
appointements. On parle
français. Tél. 339-M.
Garde-malade assistante.

Notice to Sick Women

The Experience of These Women Prove That
There is a Remedy for Your Illness.

Aberdeen, Idaho.—"Last year I suffered from a weakness with pains in my side and back. A friend asked me to try Lydia E. Pinkham's Vegetable Compound and I did so. After taking one bottle I felt very much better. I have now taken three bottles and feel like a different woman. Lydia E. Pinkham's Vegetable Compound is the best medicine I have ever taken and I can recommend it to all suffering women."—Mrs. PERCY PRESTIDGE, Aberdeen, Idaho.

Kingfisher, Okla.—"For two years I suffered with a severe female trouble, was nervous, and had backache and a pain in my side most of the time. I had dizzy spells and was often so faint I could not walk across the floor. The doctor said I would have to have an operation. A friend asked me to try Lydia E. Pinkham's Vegetable Compound. After taking ten bottles I am now well and strong, have no pain, backache or dizzy spells. Every one tells me how well I look and I tell them Lydia E. Pinkham's Vegetable Compound did it."—Miss NINA SOUTHWICK, R. F. D. No. 4, Box 33, Kingfisher, Okla.

LYDIA E. PINKHAM'S VEGETABLE COMPOUND

has restored more sick women
to health than any other remedy.

At Your Druggists

LYDIA E. PINKHAM MEDICINE CO. LYNN, MASS.

L'AMIRAL SIMS PARLE

La guerre sous-marine.--"Nous les détruirons tous".--L'état d'âme d'un grand Américain

Un rédacteur du "Gaulois" fait le récit suivant d'une interview qu'il a obtenue de l'amiral américain Sims :

L'autre matin, dépêché de l'hôtel Crillon, un petit mot, dont aussitôt je reconnus l'écriture fine, serrée, régulière, m'annonçait que réussissant enfin à soustraire un moment à sa vie officielle, si remplie, l'amiral Sims s'amènerait dans l'après-midi du lendemain.

Sims!... un cher vieil ami, que j'allais retrouver après bien des années.

Sims!... Un de ceux ayant le plus d'influence sur les événements actuels, une des personnalités—parmi les très importantes—de la guerre et qui, vraisemblablement, allait m'en transmettre de frémissantes échos.

Un impétueux mouvement d'impatience, dès son coup de sonnette, me précipite, mains tendues, à la rencontre de mon hôte. Presque tout de suite, à peine nos shake hands et quelques mots échangés, Sims brandissait triomphalement une immense enveloppe :

—Les voilà, je vous les ai apportés!

Sans peine, j'ai deviné les portraits de ses enfants.

A présent, nous voici installés. Sims, sortant soigneusement, une à une, de leur étui les précieuses photographies, me montre, groupées autour de leur jeune et charmante maman, ses cinq bambins, et depuis l'aînée—une grave fillette de onze ans—jusqu'au dernier né (un bébé), il me les présente, me les nomme, me les "raconte".

Assis en face de moi, il n'y a pas d'amiral, mais un père attentif, heureux de s'entretenir avec amour, devant un auditoire affectueusement attentif, de ses trois petites filles et de ses deux garçons; puis, Sims me déballe les nouvelles des siens: il me parle de ses sœurs que je connais, de la "bonne-mère" qui depuis deux ans, hélas! n'est plus, et que, dans sa filiale et respectueuse adoration, il n'a jamais appelée sans se servir de ce qualificatif reconnaissant; il me parle de ses neveux, déjà de solides boys de vingt ans, qui, "naturellement", vont venir se battre, et tandis qu'il me donne sur tous les détails touchants décelant à quel point ils sont fidèlement attachés les uns aux autres, je songe combien généralement erronée notre coutume de considérer surtout nos amis d'outre-mer sous leur rude côté "business".

Pour ne pas être un sentimental, à la manière française, l'Américain n'en est pas moins un tendre, et là-bas, l'esprit de famille, quoique différent du nôtre en ses manifestations, a un développement que nous ignorons trop souvent.

Comme de nouveau l'amiral coule la douceur d'un regard vers les chères images demeurées éparpillées sur ma table, je hasarde cette réflexion :

—C'est triste, n'est-ce pas, de les sentir tous si loin?

Mais, lui, spontanément :

—Evidemment, seulement qu'est-ce que ça sacrifie en comparaison de ce que vous avez fait, vous autres?

Dans cette réponse, il y a une évocation du grand drame.

Je questionne :

—Auriez-vous imaginé au début que la guerre durerait autant, Sims?

—Certainement, non.

—Y voyez-vous un terme proche?

—Sans la complication russe, c'était probable, mais avec ce qui se passe chez nos alliés, la solution se trouve retardée.

—Aurons-nous fini dans un an?

—Je ne le suppose pas.

—Dans deux ans?

—Sans nul doute.

—Et de la Russie elle-même, qu'en déduisez-vous?

—Il est difficile de se faire une opinion exacte, car, en fait, nous savons peu de chose; mais, sûrement, du conflit sortira "l'homme" qui doit prendre en mains la destinée du pays et le conduire où il faut.

Sims, comme toujours, parle sans hésitation mais sans hâte, d'une façon "pensive", si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire que chaque mot correspond à une idée, ce qui donne une singulière valeur à tout ce qu'il énonce, et l'envie me vient de transcrire pour les lecteurs du "Gaulois" quelques bribes de notre conversation, mais, en même temps, me tourmente un vague scrupule pour l'indélicatesse que pourrait trouver l'amiral à voir sa bonne et amicale visite transformée en interview; franchement, je lui demande s'il éprouve de la répugnance à ce qu'on s'occupe publiquement de lui, et il a cette réponse, exquise de simplicité modeste, presque naïve :

—Cela ne m'amuse pas spécialement, mais puisqu'on m'a donné le haut commandement en Europe de toutes les flottes américaines et britanniques, je suis, "il paraît", quelqu'un d'assez en vue; alors, pour ceux qui ont de l'intérêt à me connaître, il est peut-être nécessaire de laisser dire quelque chose de moi dans les journaux.

Je veux avoir son jugement sur la tenue de Paris; n'a-t-il pas été choqué de l'aspect de la capitale?

—Choqué?... à quel propos?

—De voir les théâtres ouverts,

par exemple?

—En Angleterre aussi, les théâtres sont ouverts. Pourquoi ne le seraient-ils pas?

—Mais... parce que c'est la guerre!

—Eh bien! quel rapport?...

—Comment, ne trouvez-vous pas répréhensible que l'on aille se distraire au spectacle, que les maisons de thé disposent de leurs tentantes petites tables de dinette et que les femmes, rivalisant d'élégance, s'occupent de la transformation des modes, pendant qu'au front des malheureux risquent leur existence?

Sims ne partage pas mon indignation. A son avis, il faut que cela soit ainsi; la guerre, en elle-même, est une horrible chose; qu'autour de la guerre, justement, il y ait le moins de tristesse possible, que la vie surtout continue, ne s'arrête pas; pour qu'un peuple soit et reste fort, il ne faut pas qu'il se laisse aller, qu'il soit "down"...

On apporte le thé, et je ne peux m'empêcher d'évoquer le temps où par taquinerie pour son goût exagéré des sucreries, nous nous faisons un jeu de remplir jusqu'au bord, comme un sucrier, la tasse du jeune Américain, lequel déclarait que c'était tout juste suffisant ainsi.

Cette fois, malgré mes instances, Sims n'accepte pas plus qu'un petit morceau, les hôtels de Londres, en limitant leur ration, l'ont habitué à se restreindre.

Nous nous entretenons des Anglais. Sims me dit combien il les apprécie, combien ils sont braves, combien les malheureux premiers cent mille furent héroïques, combien nous pouvons compter sur l'amitié d'une telle nation; et il ajoute :

—L'Anglais ne se montre pas tel qu'il est véritablement; il dissimule ses émotions et ses impressions; il faut apprendre à le connaître.

Il loue aussi l'effort de l'Italie et ne cache pas l'intense intérêt qu'il présente les dernières conférences où les alliés, de concert, prirent des dispositions. Puis il me confie sa toute particulière sympathie pour l'amiral Lacaze, son estime pour le général Foch, son admiration pour Joffre, Joffre qui, en Amérique, embrassait, afin de les remercier, les jeunes filles lui apportant des fleurs en hommage.

—Et vous savez, il y en a eu beaucoup, chez nous, des jeunes filles lui apportant des fleurs; il en a embrassé beaucoup!

Cet incident le divertit et le fait rire, de son bon rire sonore et franc, que je connais bien, et qui révèle une jeunesse imprévue chez ce grand marin si sérieux.

—Dites-moi, d'abord, o était plutôt germanophile aux Etats-Unis?

Sims ne nie pas, et il m'explique le rôle prépondérant tenu par M. Gerard, ce qu'il a fait vis-à-vis de l'Entente et de quel poids fut son influence pour l'entrée en guerre de l'Amérique.

—Croyez-vous les Allemands vraiment démoralisés?

—Oui, je le crois; les Allemands se sont trompés. grossièrement trompés dans leur calcul. Jamais ils n'avaient admis que l'Angleterre prendrait les armes, et notre intervention leur est un dur choc moral; à présent, ils n'espèrent plus rien, sinon, en leurs sous-marins.

—Terribles, n'est-ce pas, leurs sous-marins?

Sims secoue la tête négativement et, avec son calme flegmatique :

—Non, puisque nous les détrui-

rons tous.

Il y a tant d'assurance tranquille dans son accent que je ne doute pas, et j'écoute avec recueillement ce que mon ami veut bien me narrer à ce sujet sur les renforts maritimes qui, peu à peu, nous parviennent et dont le nombre ira croissant, atteignant un plus grand développement dès le 1er janvier 1918.

Deux mille six cents destroyers sont actuellement en construction, les destroyers, grâce à la protection desquels les débarquements peuvent s'effectuer dans les meilleures conditions, ce qui constitue une importance de premier ordre, puisque les navires qui (encadrés par ces destroyers) nous arrivent régulièrement, par quatre files, sont chargés d'hommes, de munitions ou d'animaux utiles au ravitaillement.

L'amiral ne prévoit pas une vraie bataille navale, mais lutte incessante, une lutte acharnée, une lutte sans merci, qui, chaque jour, petit à petit, silencieusement mais sûrement, accomplit son œuvre.

—Et les zeppelins sur Londres, que faites-vous pendant leur incursion?

—La dernière fois, je dormais si bien que je n'ai rien su.

Son insouciance du danger se traduit par un petit sourire de dédain: il est persuadé que le principal objectif des Boches, en multipliant leurs raids, est surtout de tenir en haleine une partie de l'armée aérienne, l'empêchant ainsi de s'employer à d'autres besognes.

L'armée aérienne!...

Sims, un instant songeur, tire lentement une bouffée de sa cigarette et, quand la légère spirale de fumée a achevé de se dissiper, je constate, pour la première fois sur sa physiologie, comme un reflet d'orgueil; se tournant vers moi, il me décrit les cent mille avions auxquels activement, infatigablement, on travaille dans son pays, les fameux avions destinés à venir écraser l'ennemi; les grands oiseaux au vol irrésistible, les grands oiseaux prodigieux et terribles, qui décideront la victoire finale.

La victoire! Prononcé par Sims, le mot prend la signification d'une certitude; pourtant, pour le pousser un peu, le faire parler, je feins une velléité de scepticisme.

—En êtes-vous donc tout à fait sûr, Sims, de la victoire?

—Sûr de la victoire? Mais, naturellement, tout ce qu'il y a de plus sûr. Seulement, pour y arriver, il faut le temps voulu.

A ce moment, Sims, convié à dîner à l'ambassade, s'est levé pour partir, et, en sa haute taille, élancée et droite, il semble bien fait pour dominer, pour vaincre.

Ah! si tous ceux qui, en réalité, nourrissent quelque inquiétude sur la marche des événements, si tous les découragés, tous les neurasthéniques, que la lenteur des opérations tracasse, pouvaient en cet instant contempler l'amiral, ils n'oseraient plus douter de l'issue de la guerre, car, en cet homme, debout devant eux ils verraient—comme je l'ai vu—se dresser l'incarnation d'une force, d'une puissance impérieuse, propre à rassurer et imposer confiance.

Sims: c'est la volonté réfléchie, que rien ne fera dévier, c'est l'énergie indomptable, ignorant des faiblesses et des défaillances; c'est la conscience limpide et rigoureusement inflexible.

Sims: c'est celui qui voit droit devant lui le but à atteindre et l'atteindra, mais c'est celui aussi qui, pouvant distinguer et reconnaître au loin l'heure secrète,

ATTEINT SUR LA RUE

'Fruit-a-tives' le ramène complètement à la santé

382 Rue St-Valier, Montréal.
"En 1912, j'eus une attaque soudaine de mal aigu dans l'estomac, et je m'affaissai sur la rue. Pendant près de deux ans, je me sentais fatigué par divers médecins, et de 225 livres que je pesais, je diminuai jusqu'à 160 livres. Alors, plusieurs de mes amis me conseillèrent d'essayer "Fruit-a-tives". Dès la première dose, je commençai à être mieux, et j'ai continué à en prendre; ce mal déprimant que je ressentais dans l'estomac est disparu complètement." H. Whitman, 506 la Boite, 6 pour \$2.50, grandeur échantillon, 25c. Chez tous les pharmaciens, ou Fruit-a-tives Limited, Ogdensburg, N. Y. Adv.

marquée par le destin, maître de ses nerfs—cette suprême sagesse de savoir l'attendre.

AUTOS OVERLAND

Les journaux nous apprennent que la grande fabrique des automobiles Overland, l'une des plus grandes du monde, mettra bientôt sur le marché un petit char léger, à 2 ou 5 passagers qui se détaillera pour \$495.

Ce nouveau char conviendra surtout aux jeunes et aux hommes d'affaires qui n'ont pas besoin d'un char lourd, mais qui veulent en même temps un char économique, sûr, durable et solide. Le nouveau char pourra grimper les côtes les plus abruptes, sera muni de tous les accessoires, aura des parties démontables, une capote maniable par un seul homme et le tout du goût le plus à la mode. Il sera également muni d'un démarreur (starter) à l'électricité et le moteur sera aussi parfait qu'on puisse le désirer.

Dans sa fabrique de Toledo, l'Overland emploie 20,000 personnes, 2,000 dans celle de Pontiac, 5,000 dans celle de Toronto.

L'an dernier elles ont fabriqué 200,000 autos et elle s'attend d'en fabriquer 275,000 en 1918.

Ménagère Fatiguée, Nerveuse Prend du Vinol

Redevenue forte et bien

Berkeley, Cal.—"J'étais nerveuse, irritable, sans appétit, je ne pouvais dormir et étais toujours fatiguée, ce qui rendait mon ouvrage pénible. Après le vain essai de plusieurs autres remèdes, le Vinol me rebâtit et me rendit forte. J'ai bon appétit et dors bien. Toute femme nerveuse, faible, souffrante, devrait l'essayer."—Mme N. Edmunds, 2107 Dwight Way, Berkeley, Cal.

Nous demandons à toute femme nerveuse, faible, épuisée et souffrante en ville d'essayer ce tonique de foie de morue et de fer sur notre garantie de remettre l'argent si non soulagée.

En vente chez Chas Martel, pharmacien; pharmacie Wakefield Bros., pharmacie Liggett's Riker-Jaynes, Lewiston. A Brunswick par Geo. Drapeau, et dans toutes les principales pharmacies de tout village et ville du pays. Adv.

Mme SCHUMANN-HEINCK

La fameuse contralto sera infirmière de la Croix Rouge en France

Mme Schumann-Heinck s'est enrôlée comme infirmière dans la Croix Rouge et quittera Los Angeles, Californie, le 1er mai prochain pour la France où elle accomplira le travail qu'on lui confiera pour le soin des blessés alliés.

La fameuse prima donna a annulé tous ses engagements après le 1er mai.

Elle ne chantera plus après cette date, excepté pour nos soldats en France.

Mme Heinck est bien connue à Lewiston où elle a chanté plusieurs fois.

Elle est Allemande, et elle a des fils dans l'armée américaine et des fils dans l'armée du kaiser.

Les meilleurs sentiments de l'homme sont ceux où le "vrai" n'a pas de place; l'égoïsme aspire à la solitude pour échapper à la dépendance.

DO YOU KNOW WHY --- Some People Just Enjoy Taking Medicine for Every Little Thing?

Drawn for this paper By Fisher



LE MESSENGER

Publié trois fois la semaine, lundi, mercredi et vendredi

Douze mois \$1.50
Six mois \$1.00
Trois mois 75 cts
Quatre mois 50 cts
Trois mois 40 cts

Pour le Canada, c'est le double.
L'abonnement est payable d'avance en argent, chèque de banque, mandat-poste, express-order, ou en timbres. (prière de n'envoyer que des timbres de 1 ou 2 centimes.)

La loi dit que tout abonné à un journal sera tenu responsable jusqu'à ce que tous les arrérages soient payés et qu'il ait donné ordre de discontinuer l'envoi.

Les abonnés qui nous écrivent pour faire changer leur adresse doivent toujours, en même temps, mentionner leur ancienne résidence afin de savoir où ils se trouvent sur nos listes et aussi pour éviter des erreurs, car nous avons souvent plusieurs personnes du même nom résidant à différents endroits.

Adresser

LE MESSENGER
225 Rue Lisbon, Lewiston, Maine.

La question est de nourrir nos soldats en leur envoyant autant que nous pouvons en fait de nourriture condensée car nos moyens de transport sont difficiles. Cette nourriture c'est du bœuf, du blé, du porc, du beurre, du fromage, du sucre.

Le moyen de régler cette question c'est de manger moins de ces articles et plus des autres que nous avons en abondance, et de gaspiller moins.

Dans ce but signons une Pledge Card.

LA TAXE SUR LES THEATRES.
—A partir de jeudi, 1er novembre, tous les théâtres de Lewiston devront charger 10% en plus sur tous leurs billets d'entrée. C'est une taxe de guerre imposée par le gouvernement de Washington. Elle spécifie que l'acheteur ou l'acheteuse d'un billet de théâtre doit payer, en plus du billet, 10% de sa valeur. Ce surplus devant être remis au gouvernement. La loi entre en vigueur et sera appliquée jeudi le 1er novembre. Sur les billets de 5 cts, il n'y a pas de taxe. Les billets de 10 cts seront désormais 11 cts; ceux de 15 cts seront 17 cts; ceux de 25 cts, 28 cts; ceux de 35 cts, 39 cts; ceux de 50 cts, 55 cts; ceux de 75 cts, 83 cts; ceux de \$1.00 coûteront \$1.10; ceux de \$1.50 coûteront 15 cts en plus; ceux de \$2 coûteront \$2.20. De plus les théâtres sont taxés sur leurs films à tant du pied, ce qui doit être payé par les propriétaires eux-mêmes, et à une récente assemblée de tous les propriétaires de théâtres à Boston il

fut décidé d'augmenter le prix d'admission, mais apparemment ceux de Lewiston n'ont pas souscrit à cette entente et Lewiston sera l'unique ville où les prix ne seront pas augmentés malgré la hausse dans les frais d'opération.

Mangeons plus de poisson

Le contrôleur des vivres a commencé une vigoureuse campagne afin de vulgariser la consommation du poisson dans les familles, pour économiser le bœuf et le lard fumé, permettant de les exporter en Europe en quantité plus grande.

Cette campagne obtiendra le résultat qu'on en espère, si les consommateurs peuvent avoir du poisson frais à des prix modiques.

Un vrai bon poisson, c'est excellent. Mais combien en mange-t-on? La plupart du temps, sur le bord même de nos rivières, le consommateur ne peut se procurer que du poisson à peu près sans goût, et à prix élevé, aux époques où il est obligé d'en manger. Depuis quelques mois, le prix du poisson, chez nos fournisseurs, a monté de 15 à 25 pour cent, et la qualité est restée la même, médiocre.

Avant de répandre la consommation du poisson dans les familles, le gouvernement ferait bien de ramener à la raison ceux qui trompent le public en lui vendant pour du poisson frais, du poisson qui a traîné des semaines dans les entrepôts, et qui nous exploitent en nous vendant plus cher que le bœuf certaines espèces de poissons pour lesquels, il y a quelques mois à peine, les pêcheurs recevaient de 4 à 5 sous la livre. Que les vendeurs de marée soient raisonnables et servent bien le public, celui-ci consentira peut-être à faire maigre plusieurs repas par semaine.

Autrement, la campagne de deux jours maigres par semaine n'aboutira pas à grand chose.

Si en évitant le gaspillage nous pouvons économiser 6c par jour pour chaque personne, nous aurons sauvé \$2,000,000,000 par année, soit presque assez pour nos dépenses de guerre. Avez-vous pensé à cela? Signez la Pledge Card.

ETATS-UNIS
Administration de l'Alimentation

Ce qu'on vous demande de faire pour votre pays

Les hommes des Nations Alliées se battent, ils ne cultivent pas leurs champs. Donc la production des vivres a été énormément réduite chez ces peuples. Même avant la guerre elle était bien au-dessous des quantités consommées, et ce qui leur manquait leur venait de l'Amérique et de quelques autres pays. Or, ce manque est plus grand que jamais et, en même temps, l'on ne peut guère y suppléer du dehors si ce n'est de l'Amérique.

Par conséquent nos Alliés dépendent de l'Amérique pour leur ravitaillement plus que jamais, et ils nous le réclament fort d'un droit qu'ils n'ont jamais eu jusqu'ici. Car aujourd'hui ils sont nos compagnons d'armes dans la grande guerre pour la démocratie et la liberté. Ce sont eux qui se battent, qui souffrent et qui meurent—dans cette guerre qui est la nôtre.

Pourquoi il nous faut envoyer plus de blé.—L'Angleterre, la France, l'Italie et la Belgique, prises ensemble, importent en temps de paix quarante pour cent de leurs céréales. Mais à présent, leurs moissons étant réduites, il faut qu'elles en importent soixante pour cent. Le surplus de \$8,000,000 de boisseaux que nous leur exportons en temps normal, il faut le porter à 220,000-000 de boisseaux. Et il n'y a qu'un moyen de le faire: c'est l'économie et la substitution. Les Alliés ne peuvent pas remplacer le pain par du maïs seul, comme cela se fait chez nous. Cependant ils mêlent au blé d'autres céréales pour faire le pain de guerre et ils arrivent ainsi à consommer jusqu'à vingt-cinq pour cent de maïs à la place de blé. Nous avons bien assez de maïs à leur envoyer, mais, sauf en Italie où l'usage en est commun, nos Alliés ne possèdent que peu de moulins à maïs, et la farine de maïs ne se conserve pas assez longtemps pour que nous puissions l'expédier en grandes quantités. De plus les peuples alliés ne font pas de pain de ménage; tout le pain se fait dans les boulangeries, et les boulangeries ne peuvent pas distribuer le pain de maïs. Il n'y a donc qu'un moyen: il faut réduire notre consommation de blé. Nous consommons à l'heure qu'il est une moyenne de cinq livres de farine de blé par personne par semaine. Le problème tout entier sera résolu si nous substituons une livre de farine de maïs ou d'une autre céréale à une livre de farine de blé par semaine par tête: c'est-à-dire si nous réduisons notre consommation de farine de blé de cinq livres par semaine à quatre livres par semaine.

Pourquoi il nous faut envoyer plus de viande.—Le bétail de nos Alliés a diminué de 33,000,000 de têtes depuis le début de la guerre; ainsi la source de leur production de viande va décroissant. En même temps les besoins de leurs soldats et de leurs travailleurs de guerre ont augmenté la consommation de viande indispensable. Dès maintenant nous exportons à nos Alliés presque trois fois plus de viande qu'avant la guerre. Les besoins de nos Alliés grandiront constamment, parce que leur propre production d'animaux de boucherie décroît par suite du manque de fourrage. Si nous économisons une once de viande par personne et par jour, nous pourrions envoyer à nos Alliés ce dont ils ont besoin.

Pourquoi il nous faut envoyer du beurre et du lait.—Les troupeaux décroissants et le manque de fourrage amènent fatalement une diminution constante de la production laitière de nos Alliés. Ils ne cessent de nous en demander des exports de plus en plus considérables. L'année dernière nous leur avons fait parvenir trois fois plus de beurre et presque dix fois plus de lait condensé que nous n'avions coutume de leur en envoyer avant la guerre. Et il ne nous faut pas seulement nous maintenir à ce niveau, mais il nous faut faire mieux encore.

Pourquoi il faut envoyer du sucre.—Avant la guerre, la France, l'Italie et la Belgique produisaient autant de sucre qu'elles en consommaient, tandis que l'Angleterre recevait presque tout le sien des pays qui sont maintenant ses ennemis. La production de la France et de l'Italie est tombée au-dessous de leurs besoins, tandis que l'Angleterre n'a plus accès à la source de soixante-dix pour cent de son importation normale. Ces trois pays alliés sont maintenant obligés d'aller chercher 1,500,000 de tonnes de sucre de plus qu'avant la guerre aux mêmes sources qui nous approvisionnent nous-mêmes. Il faut donc partager avec eux. Nous pouvons le faire en faisant de l'économie. La consommation ordinaire par tête est juste le double en Amérique de ce qu'elle est en France.

Rappelons-nous. — Rappelons-nous que tout drapeau qui flotte en face du drapeau allemand tient la place du drapeau américain, et que les armées qui combattent pour notre défense sous ces drapeaux ne peuvent subsister cet hiver que s'il y a assez de vivres pour elles et pour les femmes et les enfants dans leurs foyers. Il ne peut y avoir assez de vivres que si l'Amérique les fournit. Et l'Amérique ne peut les four-

nir que par notre dévouement personnel et notre coopération patriotique à tous.

Notre problème est d'approvisionner nos Alliés cet hiver en leur envoyant autant d'aliments que nous pourrions, et des plus nourrissants, sous le moindre volume possible. Ces aliments sont: le blé, le bœuf, le porc, les laitages et le sucre.

LES MENAGERES
Ce qu'elles peuvent faire pour aider à vaincre l'ennemi

Notre problème est d'approvisionner nos Alliés cet hiver en leur envoyant autant d'aliments que nous pourrions, et des plus nourrissants, sous le moindre volume possible. Ces aliments sont: le blé, le bœuf, le porc, les laitages et le sucre.

Notre solution est de consommer moins de ces aliments-ci et davantage de ceux que nous avons en abondance et de moins gaspiller les aliments quels qu'ils soient.

Pain et grains.—Ayez au moins un repas sans blé par jour. Au lieu de pain blanc, mangez du pain, des petits pains, des biscuits, faits de farine de maïs, d'avoine, de seigle, d'orge, au moins à un repas et, s'il se peut, à deux. Mangez moins de gâteaux et de pâtisseries.

Quant au pain blanc, si vous en achetez chez le boulanger, commandez-le un jour d'avance; de la sorte il n'en fera pas cuire plus qu'il ne lui en faut. Coupez la mie à table, et seulement à mesure que vous en avez besoin. Faites les râties et la cuisine avec du pain rassis.

Viande.—Au lieu de bœuf, de mouton, de porc, mangez plus de volaille, de lapin, et surtout de poisson et de mer. Ne mangez ni bœuf, ni mouton, ni porc plus d'une fois par jour, et alors servez des portions plus petites. La viande qui reste, mangez-la froide ou bien en plats apprêtés. Mangez volontiers des soupes. Mangez des fèves: elles sont à peu près aussi nourrissantes que la viande.

Lait.—Consommez le lait en entier, n'en gaspillez rien. Les enfants ont besoin de lait non écrémé: donc consommez moins de crème. Beaucoup de gaspillage résulte de ce qu'on ne consomme pas tout le lait écrémé ou sur. Le lait sur peut s'employer pour faire la cuisine et pour faire du fromage blanc. Consommez volontiers du petit lait et du fromage.

Graisses (beurre, saindoux, etc.). —Le beurre est essentiel à la nourriture des enfants. Donc, ayez-en sur la table comme toujours, surtout pour les enfants. Employez-en aussi peu que possible en faisant la cuisine. Diminuez l'usage des fritures de façon à consommer moins de graisse. Employez des huiles végétales, comme l'huile d'olive et l'huile de graine de coton. Economisez le tiers d'une once de graisse animale par jour. Ne gaspillez pas le savon, puisqu'il contient la graisse et la glycérine qui sont nécessaires pour les explosifs. Vous pouvez faire du savon de ménage vous-même, et, dans certains endroits, vous pouvez vendre vos graisses animales au fabricant de savon, qui de la sorte fournira la glycérine dont nous avons besoin.

Sucre.—Consommez moins de

Le Nouveau Magasin de Gros et de Détail Près du Coin.

LEWISTON REMNANT COMPANY

"Le magasin à prix réduits"

173 Main, Union Square

Une Attention Spéciale Donnée à toute Commande par la Poste et le Téléphone. Tél. 1396

Ne manquez pas la vente du

STOCK DE L. O. MERCIER

ETOFFES A COSTUMES ET CAPOTS Hommes et Femmes

Acheté à 50c dans le dollar

Avec des milliers de verges de LAINAGE directes des FABRIQUES à la moitié de la valeur régulière.

Voyez l'étalage des vitrines pour les meilleures valeurs jamais offertes à Lewiston.

SPECIALITES DE PRET-A-PORTER

25 doz. Corsages, dames, toutes modes de lingerie et tailleur, blanc et couleur. Votre choix 95c pièce

LEWISTON REMNANT CO.

173 rue Main, Union Square

bonbons et de boissons sucrées. Mettez moins de sucre dans votre thé et dans votre café. Employez du miel, du sirop d'érable et des sirops bruns pour les galettes et les gâteaux, sans beurre, ni sucre. Ne glissez pas les gâteaux. Mais ne lésinez pas sur le sucre en faisant des conserves et des confitures; elles peuvent remplacer le beurre.

Légumes et fruits.—Nous avons une surabondance de légumes. Doublez la consommation des légumes: ils remplacent en partie le blé et la viande, et sont sains en même temps. Consommez des pommes de terre en abondance. Mettez de côté les pommes de terre et les racines avec les soins convenables, alors elles se garderont. Consommez des fruits à discrétion.

Combustible.—Le charbon de terre nous arrive de loin, et nous avons besoin de nos chemins de fer pour les nécessités de la guerre. Maintenez moins de feux. Brûlez du bois, si vous pouvez en trouver.

SUGGESTIONS GENERALES

Achetez moins; ne faites cuire que le nécessaire; servez des portions plus petites. Consommez des aliments de saison et de votre localité. Achetez aux producteurs de votre localité et réduisez ainsi les besoins du transport.

Répandez et prêchez d'exemple "l'évangile de l'assiette nette".

Nous ne demandons pas au peuple

américain de se priver de nourriture. Mangez en abondance, mais sagement et sans gaspiller. N'économisez pas sur la nourriture des enfants qui grandissent. Ne mangez pas entre les repas. Veillez à ce qu'il n'y ait pas de gaspillage dans votre commune. Vous pouvez vous-même imaginer d'autres moyens d'économie dans le but que nous voulons atteindre. Selon les circonstances et les conditions qui varient, vous pouvez varier les moyens d'économie.

SAISIE DES BIENS BOCHES

Elle sera étendue aux biens de tous les sujets des alliés de l'Allemagne

M. Palmer, sequestre des biens des sujets ennemis, a déclaré à Washington que les biens de tous les sujets de l'Autriche-Hongrie, de la Bulgarie et de la Turquie seraient saisis aux Etats-Unis.

La Bulgarie, la Turquie et l'Autriche ont en Amérique de vastes approvisionnements de provisions de guerre. Elles seront saisies comme celles des sujets allemands.

Les biens des Allemands résidents en Amérique ne sont pas visés par cette décision. Pour les saisir il faudrait un ordre nouveau du président.

Il ne suffit pas de faire le bien, il faut encore le bien faire.

L. O. MERCIER

Nettoyeur et Teinturier

La place la mieux outillée de l'Etat du Maine.

Habits de toute sorte nettoyés pressés et réparés

Bureau principal, édifice 376 rue Main, Auburn. Succursales, 59 rue Court, Auburn et 41 rue Lisbon. Agence chez M. Huard, confiseur, rue Cedar.

TAPIS LINOLEUM

Couvrez votre plancher avec le tapis le plus sanitaire jamais offert sur le marché à un prix modéré. Ne craquera ni ne pèlera. Il est durable et sanitaire. Vous pouvez prendre soin de la poussière et de la saleté sans grand effort. Le plus gros assortiment jamais montré dans ce magasin, nous avons aussi les Congoleum Art Squares de différentes grandeurs. Vous pouvez ajuster la plupart des chambres avec les grandeurs que nous avons en Tapis Linoleum:

9x12	7.6x10.6	6x9
\$13.75	\$9.75	\$6.75

Prix des Tapis Congoleum:

9x12	9x10.6	6x9	6x6
\$12.50	\$11.25	\$5.10	\$3.40

Donnez-nous l'opportunité de vous les montrer.

Ballard-Chandler Co.

155 rue Lisbon

E. J. LAVERDIERE, Commis.

STRAND THEATRE
TOUS LES VENDREDIS ET SAMEDIS
COMMENÇANT NOV. 2, 3

KATHLEEN CLIFFORD
in "Who Is 'Number One'?"
A Paramount Serial

Ouvrage
de Toiles
et Draperies

...VENTE DE...

Bons Marchés
d'OctobreRemboursement
et
Réparations

Sur le chemin de l'avancement et de l'amélioration—
Nous avons besoin de vous. Avis expert sur tout ouvrage
de draperie et toile.

Gardes-robres une spécialité.

Chiffonnier \$7.00 à \$50.00
Dressoir en chêne \$9.50, \$10.50, \$11.50, \$12.50, \$14.50, \$25
Autres grandes valeurs.

Tapis Axminster sans couture 9x12, extra épais, rempli de
laine, 25 à choisir, tapis se vendant \$39 ailleurs. Tout ce
que nous demandons durant cette vente de Bon Marché
\$31.50

Autres Axminster sans couture \$27.50, \$28.50
Quelques-uns.—Voyez les Tapis à \$21.50

Nous vous garantissons un Tapis Turquie sans couture,
9x12, 10 broches, 25 à choisir, une des meilleures va-
leurs jamais offertes sur le marché à ce prix \$22.50
\$27.00 est le prix régulier.

Nettoyeurs Vacuum Puritan—N'ont pas d'égaux en fait de
durabilité et de facilité à manoeuvrer. Chacun est ga-
ranti \$5.50

Spécialité
de Papier
à TentureJack & Hartley
CompanyLinoléums
et
Carpettes

UNION SQUARE

3e-4e Plancher, Edifice Peck

MM. JOS. C. LOISEL ET ROLAND DUBE, commis.

ANNONCES LOCALES

A VENDRE—Huit petits cochons
de six semaines. Prix \$4.00 chaque.
S'adresser à M. Arthur Chassé, rue
Washington, Auburn. j29p.

A VENDRE—Des voitures d'été.
S'adresser au magasin Provost &
Vincent, 201 rue Lincoln. n.o.

A VENDRE—Une terre de 200
acres, 60 acres en prairie, avec tout
le roulant et instruments aratoires,
à 5 milles de la ville, à vendre à
grande réduction pour cause de dé-
part.—JOHN LACROIX, agent d'im-
meubles, 215 rue Lisbon. j29

A LOUER—Un logement de 5
chambres.—S'adresser à M. Arthur
Lafontaine, 127 Deuxième Rue, Au-
burn. j29p.

A LOUER—Trois beaux loge-
ments dont l'un éclairé à l'électricité
et avec bain. Prix raisonnables.—
S'adresser à M. Noël Bourassa, 32
rue Spring. j29p.

N'oubliez pas que chez le "Petit
Tailleur" vous faites épouser vos
manteaux de peluche pour \$1.00 et
\$1.50; ailleurs c'est \$1.75 à \$2.00.
—E. E. MORISSETTE, 191 rue
Park. n.o.

A LOUER—Un logis de cinq cham-
bres au No. 102 rue Deuxième, Au-
burn.—S'adresser à M. Hector Cha-
bot, 24 rue Dunn. n.o.

A LOUER des logements de 4 et
5 chambres dans le Bloc Dominicaïn,
toutes les commodités modernes.—
S'adresser au Bell Department
Store, 141 Lincoln. n.o.

A LOUER—Des Mileage Books,
agent pour la Mutual Loan.—AU-
RELE GAGNÉ, 100 rue Blake. n.o.

A LOUER Logement au No.
195 rue Lincoln.—S'adresser au
magasin Provost & Vincent. n.o.

ARGENT payé pour vieilles
chaussures d'hommes ou de garçons
ou nous les réparons de façon à
les faire paraître neuves.—People's
Shoe Repairing Shop, 66 rue Sabat-
tus, coin College. j31

Si vous voulez acheter une ferme
ou une propriété ou si vous avez
une ferme ou une propriété à ven-
dre ou à échanger, venez nous voir.
—PARADIS FRERES, 280 rue
Lisbon. n.o.

Beau choix de pommes de terre,
bien mûres, garanties pour se con-
server, et aux plus bas prix du mar-
ché.—S'adresser à Jean Heutz, 171
rue Middle ou 44 rue Maple. j31p.

A LOUER un logement de cinq
chambres au No. 5 rue Mill, Auburn.
S'adresser à M. Louis Provost, 73
rue Walnut, Lewiston. Téléphone
1344-3. 22-29-5

Votre expérience dans les remè-
des D'Amour X-R-A-419 vous dira
que les remèdes composés de raci-
nes et d'herbes sont les plus purs
et peuvent être pris avec confiance.
Pour débilité générale, manque d'ap-
pétit, d'ambition, nervosité, fatigue,
maux de reins, engourdissement,
étourdissement, faites usage du
X-R-A-419 Tonic pour le sang. En
vente à la Pharmacie Martel et à la
Pharmacie Baribault, Lisbon St. j29p.

PERDUE—Hier, rue Lincoln,
avant la messe de 9 hrs. une médail-
le de graduation, argent. Remettre
au magasin de M. Etienne Boucher.
p.

Jeudi, jour de la Toussaint et fête
d'obligation, notre magasin sera fer-
mé toute la journée. Par contre il
sera ouvert la veille jusqu'à neuf
heures.—BEGIN BROS. CO. 29-31

A LOUER—Un logement de 5
chambres avec remise sur même
plancher, salle de bain et électri-
cité.—S'adresser au magasin EVA-
RISTE SIMARD, coin Bates et
Birch. j2e.

ON DEMANDE—2 jeunes pein-
tres pour une couple de mois.—
S'adresser à A. H. Parent, 315 rue
Bates. j2n.

VENTE de vieux habits commen-
çant à 8 heures jeudi, par les dames
de l'église Universalist de la rue
Elm, dans la sacristie. j2e.

A LOUER un logement d'en haut,
4 chambres, gaz et remise, 186 1/2
Blake. S'adresser à M. Robert Wood,
186 Blake, sonnez clochette d'en
haut. j2e.

Apportez-nous vos manteaux de
peluche pour les faire épouser. Nou-
veau système d'épongeage sur la
Hoffman Steam Pressing Machine.
—Chez le PETIT TAILLEUR, 191
rue Park. n.o.

Jeudi, La Toussaint, fête d'obli-
gation, notre magasin sera fermé
toute la journée mais il sera ouvert
mercredi soir jusqu'à 9 hrs 30. Nous
donnerons les timbres rouges en
double mercredi toute la journée.—
MARCOTTE, COTÉ & CIE, 197 Lin-
coln St.

Les parents qui ont des enfants
à qui ils veulent faire prendre des
leçons de piano peuvent s'adresser
à M. Ludger Mathurin, 161 rue Bart-
lett qui leur promet entière satis-
faction en raison de sa connais-
sance de la musique et de cet instru-
ment en particulier. p.

Voici le temps d'apporter vos
manteaux de peluche pour les faire
épouser. Ma nouvelle machine me
permet de vous faire un ouvrage ga-
ranti. Venez l'essayer.—LE PETIT
TAILLEUR, 191 rue Park. Ouvert
le soir jusqu'à 8 heures. n.o.

A VENDRE—Une terre de 30
acres avec le roulant, à deux milles
de la ville sur la College Road.—S'a-
dresser au Messenger. j2p.

A LOUER—Chambre non meu-
blée, usage du bain, éclairage au
gaz.—S'adresser à M. Auguste Ga-
gnon, 93 rue Pierce, 3ème étage. p.

Jusqu'à nouvel ordre je poseraï
encore des talons de caoutchouc sur
les chaussures pour hommes à rai-
son de 30c.—PIERRE LEVESQUE,
315 rue Lisbon, édifice Simard. n.o.

A LOUER—Un logis de 6 cham-
bres avec remise sur le même plan-
cher. S'adresser à M. Jos. Levesque,
21 Howe Street, en bas. p.

J'ai en mains plusieurs douzaines
de talons de caoutchouc que je puis
poser aux chaussures d'hommes ou
femmes pour 25 cts la paire. Toute
réparation de chaussure donnée le
matin sera prête pour le midi, et
l'ouvrage rentré le midi sera prêt
le soir. Travail garanti. Prix très
raisonnables.—JOS. GAUTHIER, 89
rue Birch. j2.

ON DEMANDE des enfants à gar-
der, pas en bas de 2 ans. Bons soins.
Prix raisonnables.—S'adresser au
No. 56 rue Maple, 4ème étage, en
avant. p.

A LOUER—3 logements, bloc
flambant neuf, 6 chambres, bain,
eau chaude, gaz, shed même plan-
cher, galerie avant et arrière, toutes
commodités, coin des rues Ash et
Bradley, 2 minutes de l'église.—
ALPHÉE DUMONT, 420 Lisbon. p.

Notre grande vente de coupons
de manufactures se poursuit encore.
Valeurs étonnantes dans les étoffes
à Capots, Costumes, Etoffes à Ro-
bes, Velours, Soies Popelines, Taffeta
et Charmeuse, Satin uni ou de
fantaisie, Crêpe de Chine, Georgette,
etc.—SILK & WOOLEN REM-
NANT CO., L. Pincus & Co., props.,
125 rue Lisbon, tél. 425-M. Nous
parlons français. j31

AU CANADA

De retour du front

Un transatlantique vient d'arriver
dans le port d'Halifax, ayant à bord
776 officiers et soldats dont 144
sont atteints de tuberculose, 50 de
maladies mentales et 14 de maladies
nerveuses. Trois Canadiens-français,
les lieutenants J. Audette, Ottawa,
R. E. N. Barron, Wingham et J.
Beaumont, de Vancouver, font partie
du groupe. j31

Aveugle et mendiant arrêté

Théodule Sénézac, un mendiant
aveugle qui parcourait les campa-
gnes conduit par une petite fille, a
été arrêté jeudi. Depuis quelque
temps, l'enfant qu'il avait prise à
Longueuil n'était plus apparue chez
elle. L'enfant et le vieux furent re-
trouvés à Contrecoeur. Le vieux est
inculpé d'avoir enlevé un enfant
de 10 ans et de l'avoir maltraitée.
Il a nié sa culpabilité et subira son
enquête le 2 novembre. j2e.

Triste famille

Un cas de dégradation incroya-
ble s'est déroulé en Cour du recou-
rer la semaine dernière à Québec,
alors que la famille Gagné, demeu-
rant 43 rue O'Connell, avait à ré-
pondre à l'accusation d'avoir tenu
une maison de désordre. La femme
Gagné, sa fille son fils et un soldat
sont impliqués dans cette affaire. Le
recorder ne s'est pas montré tendre
pour cette triste famille. j2e.

Mission à Paris

Les membres de la Mission Mil-
itaire canadienne ont été reçus avec
honneur par le président Poincaré,
à Paris, le 10 octobre. L'hon. Phi-
lippe Roy accompagnait la mission
qui fut présentée par lord Bertie,
l'ambassadeur anglais en France. Le
président Poincaré parla de la par-
ticipation du Canada dans cette
guerre et de l'excellent travail ac-
complis par les troupes canadiennes,
dans les Flandres. Il dit, en ter-
minant: "Avant la guerre le Canada
ne nous était pas étranger. Ses offi-
ciers faisaient partie de notre his-
toire. Il nous est doublement cher
maintenant qu'il nous aide val-
amment sur les champs de bataille dans
notre combat pour la justice." Les
membres de la mission sont: le bri-
gadier général Lord Brooke, le ma-
jor Reginald Gary, le major Olivers
Asselin et le capitaine Alain Joly de
Lotbinière. j2e.

Le Père Joseph Duvic, O. M. I.,
est décédé mardi, au collège des
Oblats à Ottawa-Est, où il était su-
périeur depuis plus de vingt ans. Le
défunt était né à Nancy, France en
1845. j2e.

Lisez le nouveau feuilleton qui
commence aujourd'hui.

Le procès
Soukhomlinof

Les agissements d'un traître

Parmi tous les aventuriers de
haut vol et les aigrefins brillants qui
ont illustré le déclin de l'autocratie
russe, à côté de Raspoutine et de
Protopopof, le général Soukhomli-
nof occupait une place à part. Fort
bel homme, dans son uniforme cha-
marqué, la poitrine constellée de dé-
corations, beau parleur et sûr de
lui, Soukhomlinof imposait à Ni-
colas II. Il a joué de la faveur im-
périale plus complètement et plus
longtemps qu'aucun de ses collè-
gues; au début de la guerre, il res-
tait presque seul au pouvoir des an-
ciens compagnons de Stolypine, et
l'on a pu dire que le tsar "voyait
par les lunettes de Soukhomlinof."

Le ministre de la guerre de Ni-
colas II ne manquait pas une occasion
d'affirmer que l'armée russe était
prête à entrer en campagne, prête
jusqu'à son dernier homme. Il a été le
maréchal Leboeuf de cet empire
vieillessement, un Leboeuf dont l'incapacité
se doublait de malhonnêteté
et de trahison. Lorsqu'il affirmait
que pas un bouton de guêtre ne
manquait à l'armée russe, il créait
un alibi à son incurie et à son indécis-
situde, et augmentait son crédit
auprès du tsar, qui ne pouvait con-
trôler ses dires. p.

De l'autre côté de la frontière, ses
affirmations servaient à la presse
allemande pour montrer au peuple
le danger russe et la nécessité de le
prévenir. Sachant ce que l'on con-
naît aujourd'hui du personnage, il est
permis de se demander si ce choc
en retour n'était pas voulu lui aussi
et recherché. En février 1914, Soukhom-
linof accorda à l'un de ses amis,
qui était un traître, une interview
qui fit grand bruit et devra être re-
tenue comme un élément dans les
causes psychologiques de la guerre.
Il ne cessa de répéter à la Douma et
devant les commissions, contre toute
bonne foi et toute évidence, à tout
propos et hors de propos, que la pré-
paration militaire de la Russie était
excellente. Grâce à son audace et à
son assurance, le régime faisait figure
au dehors, et même figure mena-
çante. L'Europe croyait aux ambi-
tions moscovites et au rouleau com-
presseur. Soukhomlinof a été le
grand préparateur de nos déceptions.

Pendant ce temps, quelle était
son activité réelle? Les plans de mo-
bilisation préparés par ses soins
étaient défectueux et révélèrent d'in-
croyables lacunes; il prenait des me-
sures, qui iniquifieraient à juste titre
en France, pour reporter en arrière
les lignes de concentration de l'ar-
mée, il faisait démanteler plusieurs
des meilleures fortresses russes en
avant de cette ligne, qui semblait
être la limite d'une retraite plutôt
que le point de départ d'une offensive
victorieuse. Il négligeait complè-
tement la fabrication des munitions
et du matériel, à tel point que la
Russie, avec ses énormes réserves
d'effectifs, ne put pas mettre en li-
gne, aux premiers jours de la guerre,
plus de 800,000 hommes. Sur
trois millions de fusils qu'avait pas-
sés le trésor, un million étaient res-
tés dans les poches du ministre. j31

Pendant la guerre, les agisse-
ments de Soukhomlinof devinrent
de plus en plus suspects. A toutes
les demandes de matériel et de mu-
nitions, en 1914 et 1915, il répon-
dait par une fin de non recevoir ou
de façon dilatoire. La retraite rus-
se, avec les pertes effrayantes qu'elle
a coûtées, ont été l'oeuvre satanique
de Soukhomlinof et de ses acolytes.
En même temps, ces malheu-
reux soldats, qu'on croyait nom-
breux et qui ne l'étaient pas, désar-
més, mal nourris, mal vêtus, mal
commandés, étaient entourés de la
trahison. Et lorsqu'on remonte les
fils de ces intrigues, on revient, de
proche en proche, du front vers Pe-
trograd, des quartiers généraux
d'armée vers le ministère de la
guerre. j31

Soukhomlinof fut certainement
un concussionnaire, un malversateur
et un incapable. Il fut un traître lui-
même, et il s'entoura sciemment et
volontairement de traîtres. Le gé-
néral n'avait pas de secrets pour un
ami, avec lequel il vivait presque
en commun. Cet ami était un Autri-
chien, du nom de Altschiller, qui
avait installé aux portes du minis-
tère de la guerre une agence de ren-
seignements militaires. Cet espion,
connu et démasqué, avait ses petites
et ses grandes entrées chez le gé-
néral Soukhomlinof; l'espionnage autri-
chien puisait ainsi aux sources
même. Enfin, le célèbre Miassoié-
dof était également des intimes du mi-
nistère de la guerre, qui n'a cessé
de le protéger, jusqu'à hier son sort
au sien. Miassoié-
dof, qui était un
homme taré, sur lequel Soukhomli-
nof ne pouvait pas avoir le moindre
doute, a fini par être pendu.

C'est alors que, pour Soukhomli-
nof, commença la décadence. Le mi-
nistre, gravement compromis dans
l'affaire Miassoié-
dof, dut donner sa
démission, puis fut mis lui-même en
accusation. Au milieu de mille in-
trigues, sans lesquelles il semble
que la justice impériale n'ait pas pu
fonctionner l'aire n'avait guère.
Soukhomlinof fut arrêté et mis
en prison, mais la révolution le trou-
va en liberté. Reconnu dans la rue,
il fut presque écharpé par la foule
en fureur; pour calmer la soldates-

Maison des
grandes
attractions

CITY HALL

GEORGE N. HEALD, MGR.

Jouant les
Meilleures
Vues

SEANCE A 6.45 ET 8.45

Une Existence en Vieille Irlande

Amour et haine avec le triomphe de la vérité

"Peggy the Will O' the Wisp"

Pièce Metro en cinq actes
—Merveilleuse—

MABEL TALIAFERRO

Avec un personnel par excellence

Le Comédien

HERBERT RAWLINSON

Et la gentille Reine sur toile

BROWNIE VERNON

Dans le drame comédie sensationnelle

FLIRTING WITH DEATH

En 5 Actes

Scènes et Episodes étonnantes

Aventure d'Amour dans les Nuées

COMEDIE LONESOME LUKE

PRIX--Balcon 5c

Orchestre 10c

que, il dut se dégrader lui-même et
chercher un refuge auprès du gou-
vernement provisoire.

Le procès de Soukhomlinof s'est
terminé par une condamnation aux
travaux forcés à perpétuité. La der-
nière audience a été très émouvan-
te; une correspondance de Petro-
grad en donne le compte rendu sui-
vant:

Le président donne la parole une
dernière fois à l'ancien ministre sur
ce point: qu'avaient fait ses prédé-
cesseurs? L'accusé répond:

—L'état de l'armée russe, telle
que je l'avais reçue des mains des
ministres précédents, était si terri-
ble que les quatre années que je res-
tai à la tête du ministère ne suffi-
rent pas à organiser sérieusement
les forces russes. Néanmoins, j'ai
réalisé une oeuvre très importante,
puisque, lorsqu'éclata la guerre,
nous pûmes mettre sur le front d'in-
nombrables effectifs, que nous ne
réussîmes pas, naturellement, à ap-
provisionner en abondance. Dail-
leurs, les Allemands, qui se prépa-
raient à la guerre depuis des dizai-
nes d'années se considéraient, mé-
me au début de 1914, comme n'é-
tant pas encore prêts.

L'ancien ministre déclare que
dans cette période de quatre ans, il
améliora à tel point l'armée russe
que sa mobilisation fut opérée bril-
lamment, contrairement à l'espéran-
ce nourrie par les Allemands, qui,
craignant l'offensive russe, durent
renoncer à la marche sur Paris,
alors qu'ils n'en étaient plus très
éloignés.

—J'ai peut-être commis des er-
reurs, dit Soukhomlinof, mais je
n'ai à me reprocher aucun crime
devant Dieu et la patrie.

En prononçant ces dernières pa-
roles, l'accusé versa des larmes.

Mme Soukhomlinof a, à son tour,
la parole; elle fait sa déclaration
d'une voix saccadée, les yeux égale-

ment pleins de larmes:

—Nous ne sommes pas des crimi-
nels, dit-elle, ni moi ni mon mari.Mme Soukhomlinof a été acquit-
tée.

L'ANNÉE 1918 SERA L'ÈRE

DE LA GUERRE AERIEENNE

Dans "l'Evénement", Laurent Ey-
nac, membre de la commission de
l'armée, après avoir enregistré le
désastre infligé aux zeppelins, dé-
clare que les Allemands tenteront
avec des flottilles de bombardement,
ce qu'ils n'ont pu réussir avec les di-
rigeables. "Prenons les devants.
Après les attentats des aviateurs en-
nemis sur nos villes ovières, nous
n'avons plus à calculer la vigueur
des représailles indispensables. Multi-
plions nos avions lourds. Atta-
quons-nous aux fortresses de la
production allemande. On imagine
l'efficacité d'une artillerie aérienne
qui peut lancer ses projectiles à
deux cents, trois cents, cinq cents
kilomètres chez l'ennemi, et porter
la guerre parmi l'activité industriel-
le des plus lointaines cités." Qu'on
ne s'y trompe pas, la guerre entre
dans la phase de la grande bataille
aérienne. Il semble bien que la guerre
sous-marine, bien que toujours
menaçante, ait cependant cessé de
battre son plein. L'organisation des
centres aéro-maritimes, nos escadrilles
d'hydravions, nos formations côtières
ont donné leurs résultats. L'année 1919 sera l'ère de la guerre
aérienne."

L'une des questions les plus graves
c'est le prix des provisions. Nous
devons voir à ce qu'ils ne deviennent
pas trop élevés.

Dans ce but signons la Pledge
Card.

AU THÉÂTRE EMPIRE

TROIS JOURS

COMMENÇANT JEUDI

Les Trois Matinées pour Femmes Seulement

Hommes et Femmes le soir.

Pas d'enfants admis

LA VERITÉ A PROPOS DU CONTRÔLE DES NAISSANCES

Laurette Allen et Cie dans la

PIECE HOWARD MCKENT BARNES

"HER
UNBORN
CHILD"

CE N'EST PAS UNE VUE ANIMÉE

A chacune des matinées, qui sont pour les femmes seule-
ment, Laurette Allen entretiendra les femmes sur le "Contrôle
des Naissances."

MATINÉES 25c—SOIRS 15c, 25c, 35c, 50c, 75c

IMPOT DE GUERRE SUR LES BILLETS

A partir de jeudi, 1er Nov., le gouvernement des E. U.
exige que ce théâtre collecte 10% sur chaque billet. Impôt sur
billet de 75c, 8c; chaque billet de 50c, 5c; 35c, 4c; 25c, 3c;
qui devra être payé par l'acheteur.



Mabel Taliaferro in "Peggy the Will o' the Wisp"

AU CITY HALL CE SOIR ET DEMAIN SOIR.

FEUILLETON DU MESSAGE

No. 18

Amour et Contrebande

Décidé à tout pour reprendre sur elle les droits qu'il s'était fait donner, il pénétra hardiment dans l'hôtel et demanda à Jérôme la faveur de parler à Mlle de Cordouan. Jérôme lui demanda son nom, et comme le baron refusait de le lui dire, il lui déclara formellement que toute insistance était inutile, à moins de se soumettre à cette formalité.

Sûr maintenant de ne pas s'être trompé, le baron déclina son nom. Il s'aperçut bientôt de l'effet qu'il avait produit sur son interlocuteur. Jérôme le toisa des pieds à la tête, et lança sur lui un regard de colère et de mépris.

Lorsqu'il annonça à la jeune fille quelle visite se présentait, Marthe eut un mouvement de terreur involontaire qu'elle reprima aussitôt. — Dites à M. de Léradece qu'il n'y a plus entre nous rien de commun; que sous aucun prétexte je ne consens à le voir, et s'il insiste...

— Ne craignez rien, mademoiselle! fit Jérôme d'un air menaçant; je vous garantis qu'il n'insistera pas.

Il descendit et s'avança fièrement au devant du baron, à qui il rapporta exactement les paroles que Marthe avait prononcées.

— Allons donc! fit le baron en haussant les épaules, je ne céderai point à un semblable enfantillage, et je vais...

— Halte-là! monsieur de Léradece! Vous ne passerez pas! — Que voulez-vous dire, mon bonhomme? dit le baron avec dédain.

— Je veux dire, répliqua Jérôme, que je suis le maître chez moi, et que je vous engage à ne pas m'en faire souvenir.

— Allons! rangez-vous à l'instant; Marthe est ma pupille, et j'ai le droit...

— Je ne discuterai pas avec vous, interrompit Jérôme en se plaçant devant le baron. Je vous déclare seulement que si vous ne sortez pas à l'instant, je vous fais jeter à la porte comme un manant.

— Prenez garde! fit observer le baron en proie au plus violent dépit. N'attirez pas sur vous ma juste vengeance.

— Je vous écoute, capitaine; de quoi s'agit-il?

— Votre Altesse se rappelle sans doute qu'à la suite du combat que j'avais soutenu contre le brieux l'Audacieux, le capitaine Belle-Humeur, que j'avais fait prisonnier, avait réussi à s'évader?

— Je m'en souviens, répondit le régent.

— J'ai retrouvé ce gentilhomme. — Comment! fit le régent surpris. Il s'agit d'un gentilhomme?

— Oui, monsieur.

— Quel est son nom?

— Il se nomme le chevalier Raoul de Penhoël.

— En effet, je me rappelle vaguement ce nom. N'était-il pas il y a deux ou trois ans lieutenant des gardes du corps?

— Oui, monsieur.

— C'est cela, dit le régent en prenant un papier sur son bureau. Je viens justement de retrouver par hasard une pétition adressée en son nom par le comte de Nogaret, au ministre de la guerre, qui m'a révélé sur son compte des circonstances que j'ignorais. C'est à la suite d'une difficulté survenue entre le maréchal de Villeroi et lui, dans l'exercice de ses fonctions, qu'il a été forcé de quitter la cour?

— C'est possible, dit le baron.

— Il a eu même avec vous un duel dans lequel vous avez été grièvement blessé.

— C'est vrai, monsieur.

— Et comment le maréchal avait obtenu contre lui une lettre de cachet, le chevalier a été forcé de sortir de Paris. Vous voyez que je suis bien renseigné, dit le régent. Et vous avez retrouvé cet homme?

— Il est prisonnier à la Bastille, par ordre du maréchal de Villeroi.

— Depuis quand?

— Depuis hier, monsieur.

— Je vois que votre zèle à nous servir a merveilleusement secondé votre vengeance, capitaine.

— Votre Altesse se trompe. Ce n'est pas moi qui ai sollicité contre le chevalier la lettre de cachet qui a déterminé sa fuite; c'est le maréchal.

— Il est donc son ennemi?

— Je le crois, monsieur.

— C'est bien, capitaine; j'avise.

Philippe d'Orléans congédia d'un geste le baron de Saligny et resta seul avec Dubois, qui était demeuré spectateur muet de cette scène.

— Ne trouvez-vous pas, Dubois, fit observer le régent, que voilà un hasard étrange? Cette pétition demeurée sans réponse que je trouve au

bout de trois ans, en fouillant dans les cartons du ministère; le baron de Saligny qui vient me jeter ce nom à la tête presque au même instant...

— Et que compte faire Votre Altesse de ce gentilhomme?

— Mais ne faut-il pas qu'il soit jugé?

— C'est probablement ce que demande le maréchal.

— Et toi, qu'en penses-tu?

— Oh! moi, je ne donne pas mon avis, car, quand ce ne serait que pour faire pièce à M. de Villeroi, je mettrais le capitaine Belle-Humeur en liberté.

— Décidément, tu détestes le maréchal.

— Cordialement, c'est vrai, monsieur. Je ne puis m'habituer aux insolentes façons de ce général impuissant, toujours battu, toujours content.

— Je ne l'aime guère non plus, moi. Je n'oublierai jamais qu'il a essayé de me tenir tête quand il s'est agi de faire annuler le testament de Louis XIV...

— Mais c'est assez de nous occuper de lui. As-tu songé à ce que je t'ai demandé?

— A quoi? Car Votre Altesse me demande tant de choses...

— Ce Germain, sais-tu ce qu'il est?

— Pas encore, monsieur. Depuis hier, je n'ai pas eu un moment à moi. Ce matin encore, j'étais pour votre compte dans un certain cabaret de la rue de l'Arbre-Sec...

— Eh bien? demanda vivement le régent.

— J'ai été maltraité, monsieur. Cette petite a des principes.

— Qui va là? cria Philippe en voyant entrer son valet de chambre.

— Monsieur, c'est une jeune fille qui demande à parler à M. Lenoir.

— A moi? fit Dubois étonné. Quelle est cette enfant?

— Elle m'a chargé de vous dire qu'elle vient de la rue de l'Arbre-Sec.

— Que me disais-tu donc? dit le régent à Dubois. Cette résistance, ces principes dont tu parlais...

— Ma foi, c'est qu'elle a changé d'idée, répondit Dubois; elle n'est pas la première... ni la dernière. Aussi, monsieur, je vous laisse. Bonne chance!

Dubois se retira en souriant.

— Fais entrer! dit Philippe à son valet de chambre.

Philippe d'Orléans manifesta quelque surprise en apercevant deux jeunes filles au lieu d'une; mais il reconnut promptement Josette, car Marthe, qui accompagnait la fille de l'aubergiste, était brune et plus âgée que sa compagne.

La situation était épineuse; Marthe le sentait. Ce fut elle qui prit la parole.

— Monsieur Lenoir? demanda-t-elle.

— C'est moi, mademoiselle; que lui voulez-vous?

— Je désirerais qu'il me conduisît auprès de Son Altesse le régent de France.

— C'est impossible, mon enfant, dit Philippe avec bonté; mais je puis le remplacer: il n'est pas un de ses secrets qui ne me soit connu.

— Je vous crois, monsieur; mais c'est que lui seul peut venir à notre secours, et peut-être n'auriez-vous pas le pouvoir...

— Je puis ce que je veux, mon enfant, dit le régent, qui voulait garder l'incognito. Parlez sans crainte.

On sait que Philippe d'Orléans avait une figure noble, des traits empreints de franchise, un sourire affable, une inflexion de voix persuasive et sympathique. Marthe céda à ce charme bienveillant qu'elle subissait.

— Monsieur, commença-t-elle, il faut nous excuser. Nous avons, pour nous présenter ici, eu recours à un moyen qui n'est pas... que nous n'aurions pas dû employer... Mais les circonstances pressaient: nous voulions implorer la justice et la protection de Son Altesse, et nous avons bravé tout pour parvenir jusqu'à lui, même son courroux.

— Parlez, mon enfant; le régent vous excusera.

— Monsieur, reprit Marthe encouragée par ces bonnes paroles, j'appartiens à la noblesse bretonne; je me nomme Marthe de Cordouan...

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, et excuser à votre tour ma familiarité.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Marthe étonnée du changement subit survenu dans les manières de son interlocuteur. Je serai obligée de remonter un peu haut, pour vous faire comprendre à quel titre je me présente; mais si j'abuse de votre patience, je vous supplie d'avance de vouloir bien me le pardonner.

Le régent protesta par un geste et s'inclina.

Marthe lui conta alors son enfance; elle lui dit de quelle persécution elle avait été victime de la part de sa famille, par qui elle avait été recueillie, comment avait grandi son amour pour le fils de ses bienfaiteurs, et quelle conduite en dernier lieu avait tenue le baron de Léradece.

Elle avait remarqué que M. Lenoir avait paru frappé du nom de Penhoël, qu'elle avait souvent pro-

noncé dans le cours de son récit. Elle parlait avec son cœur; elle fut simple et touchante.

— C'est une triste histoire que la vôtre, mademoiselle, dit-il. Que puis-je faire pour vous?

— Je ne demande rien pour moi, monsieur, répondit Marthe. Celui pour qui je viens intercéder auprès du régent, c'est le fils de mes bienfaiteurs: c'est le chevalier de Penhoël.

— Qui? Le capitaine Belle-Humeur?

— Hélas! oui, monsieur. Je sais qu'il est coupable; mais de quoi je vous le demande? Jeune, sans fortune, désireux pour moi de conquérir la richesse, il était venu à Paris, recommandé par son père au maréchal de Villeroi; mais la dette de reconnaissance que cet homme avait contractée envers le père lui pesait sans doute, car il repoussa impitoyablement le fils.

— De quelle dette voulez-vous parler?

— Le chevalier de Penhoël était compagnon d'armes du maréchal et lui avait sauvé la vie à Charleroi. Au moment de mourir, il remit devant moi une lettre à Raoul dans laquelle il priait le maréchal de servir de protecteur à son fils.

— Et le maréchal refusa? dit le régent, que tant d'ingratitude étonnait.

— Non seulement il refusa, mais il poursuivit Raoul de sa haine. Mme la Dauphine avait daigné lui témoigner quelque intérêt; mais à sa mort, il demeura sans appui contre l'influence du maréchal et de son neveu...

— C'est alors que, réduit à fuir et passionné pour la mer, Raoul embrassa le parti extrême que vous savez.

— Je comprends, mademoiselle; mais malheureusement le chevalier est prisonnier, et il faut qu'il soit jugé.

— Là ne s'arrête pas la série de ses infortunes, reprit Marthe. Le baron de Léradece, connaissant mon amour pour le fils de mes bienfaiteurs, et voyant en lui un rival dangereux, résolut de le faire assassiner.

— Ce n'est pas possible! se récria le régent; le baron! un gentilhomme!

— Monsieur, répliqua Marthe, qui tendit à Philippe la déclaration signée par le baron, jugez vous-même. Je ne vous cacherais pas que ce papier a été arraché par la violence; mais un cœur honnête signe-t-il de pareilles infamies?

— Et c'est avant-hier que cette tentative d'assassinat a été commise? demanda Philippe, qui se rappela la celle qu'il avait fait avorter.

— Oui, monsieur, et si j'avais l'honneur de parler au régent, il se le rappellerait certainement, car c'est lui qui... Pardon, j'allais commettre une indiscrétion.

— Parlez! interrompit Philippe. Ce Raoul dont vous parlez n'habitait-il pas sur la route de Versailles?

— E! crois qu'il demeurerait à Sèvres.

— Sous le nom de Germain?

— C'est cela; mais comment savez-vous...

— Le régent m'a tout raconté, dit Philippe, qui avait failli se trahir.

— Alors vous savez que le chevalier de Penhoël a rendu à l'Etat un grand service...

— Je sais que M. Germain est un esprit éclairé, un cœur brave, un bras fort, et que si c'est réellement lui qui est le chevalier de Penhoël...

— Achevez, monsieur, je vous en supplie!

— Je pourrais, en considération de ce qu'il a fait... par égard pour son nom... pour ses malheurs...

— Le régent m'a tout raconté, dit Philippe, qui avait failli se trahir.

— Alors vous savez que le chevalier de Penhoël a rendu à l'Etat un grand service...

— Je sais que M. Germain est un esprit éclairé, un cœur brave, un bras fort, et que si c'est réellement lui qui est le chevalier de Penhoël...

— Achevez, monsieur, je vous en supplie!

— Je pourrais, en considération de ce qu'il a fait... par égard pour son nom... pour ses malheurs...

— Le régent m'a tout raconté, dit Philippe, qui avait failli se trahir.

— Alors vous savez que le chevalier de Penhoël a rendu à l'Etat un grand service...

— Je sais que M. Germain est un esprit éclairé, un cœur brave, un bras fort, et que si c'est réellement lui qui est le chevalier de Penhoël...

tesse. — Serait-ce par hasard le pauvre Martin?

— Monseigneur le connaît donc? demanda Josette avec joie.

— Certes; mais l'autre, quel est-il?

— Lamoureux, un ancien brigadier aux mousquetaires de Sa Majesté.

— Et tu t'intéresses à ces braves gens?

— Moi aussi, monseigneur, fit observer Marthe. Seulement, je n'osais pas vous demander tout à la fois.

— N'en est-il pas un des deux à qui tu t'intéresses plus directement? demanda Philippe à Josette d'un ton enjoué.

— Je crois que si, monseigneur, répondit la jeune fille en baissant les yeux et en chiffonnant son tablier.

— Serait-ce Martin?

— Oui, monseigneur.

— Comment! un homme qui a des lunettes bleues?

— Si Votre Altesse daigne lui faire grâce, Yvon les ôtera, car il n'aura plus besoin de se cacher.

— Ainsi, c'était un déguisement? Josette, tremblante, n'osa pas répondre et baissa la tête.

— Attendez mes ordres dans la pièce voisine, dit le régent, qui reprit son sérieux; j'y viendrai.

Il offrit alors la main à Marthe avec une exquise courtoisie, l'accompagna jusqu'à la porte et s'inclina respectueusement.

XV

Resté seul dans son cabinet, Philippe résolut de terminer sur le champ cette affaire, et comme le seul moyen de l'éclaircir était de mettre en présence tous ceux qui y avaient joué un rôle, il donna l'ordre à Dubois d'expédier des courriers à un maréchal, au capitaine de Saligny et au baron de Léradece, et de les mener à l'instant au Palais-Royal. Enfin il prescrivit à l'officier de service de ne laisser entrer chez lui ces trois personnages que lorsqu'ils seraient réunis dans son antichambre.

Marthe et Josette, enfermées dans un vaste salon, contemplaient avec une admiration naïve les richesses qui les entouraient. Elles retenaient leur haleine comme si le bruit de leur souffle allait éveiller un écho indiscret; mais l'espérance se faisait jour au fond de leur cœur. L'accueil qu'elles avaient reçu du régent, la déférence qu'il avait montrée envers Marthe, l'enjouement qu'il avait déployé vis-à-vis de Josette, leur semblaient de bon augure.

Depuis près d'une heure elles étaient là, quand la porte du salon s'ouvrit. Le régent apparut sur le seuil et, toujours avec cette même urbanité qu'il avait montrée, lui tendit la main.

— Venez, mademoiselle de Cordouan, dit-il.

Il la conduisit alors jusqu'à un fauteuil auprès duquel il prit place. Josette se tint debout derrière le siège de Marthe.

La fiancée de Raoul jeta un coup d'oeil sur les personnages qui se trouvaient devant elle. Son premier regard fut pour Raoul, qui lui adressa un sourire triste et résigné. Elle aperçut ensuite le baron de Léradece, que la brusque apparition de la jeune fille avait un peu déconcerté. Quant au maréchal de Villeroi et au capitaine de Saligny, elle ne les avait jamais vus, et ne sut ce qu'ils étaient que pendant le cours de ce lit de justice improvisé.

— Messieurs, commença le régent, il m'est revenu d'étranges ac-

cusations sur votre compte, et je ne vous ai rassemblés ici que pour les éclaircir. Ainsi, monsieur le maréchal, j'ai appris que le chevalier de Penhoël vous avait sauvé la vie pendant le siège de Charleroi. Cela est-il vrai?

— En effet, monseigneur... balbutia le maréchal, que cette question inattendue troubla visiblement; je crois me rappeler...

— Vous croyez? dit le régent d'un ton ironique. Ce sont pourtant des choses dont un gentilhomme doit se souvenir. Faut-il que je vous dise dans quelles circonstances?

— Votre Altesse va trop loin, répliqua le maréchal avec fierté. Si je n'ai pas voulu m'en souvenir, c'est que le chevalier s'est présenté chez moi de telle sorte qu'il semblait réclamer le paiement d'une créance.

— Et quand cela serait, monsieur? Ne doit-on pas faire honneur à ses engagements? Vous traitez de créance la lettre de votre sauveur! Mais savez-vous bien que c'est avec son sang qu'il l'a écrite, et qu'au besoin c'est avec votre sang que vous auriez dû l'acquitter? Qu'un instant vous ayez cédé à un accès de mauvaise humeur, j'aurais pu le comprendre; mais que vous ayez poursuivi de votre mauvais vouloir, pour ne pas dire de votre haine, le fils de celui qui avait fait pour vous le sacrifice de sa vie, voilà ce que je ne saurais pas m'expliquer.

— Comment! s'écria le maréchal contenant à peine sa rage, un homme viendra jeter le désordre dans mes salons, provoquera mes invités, et je devrai lui tendre la main!

— Non, si c'est un intrus qui se permet d'en agir ainsi; mais vous auriez dû songer que le chevalier était jeune, qu'il arrivait de Bretagne et qu'en somme vous étiez son obligé. Loin de là, vous l'avez honnêtement éconduit, et lorsque bravement, face à face, il s'est rencontré, l'épée à la main, avec votre neveu, vous avez sollicité de la complaisance du roi une lettre de cachet! C'est ce que j'appelle un abus de pouvoir, monsieur le maréchal, et, moi régnant, voilà ce que je ne souffrirai pas!

Le ton sur lequel s'exprimait le régent fit comprendre au maréchal qu'il n'admettait pas de réplique. Furieux de se voir ainsi maltraité devant Raoul, il dévora cependant le sanglant affront fait à sa vanité.

— Quant à vous, capitaine de Saligny, je sais que vous êtes resté étranger à toutes ces persécutions dont a été victime le chevalier de Penhoël. Je ne vous reproche qu'une seule chose: c'est de vous être fait complice d'un homme que je suis honteux de voir figurer dans les rangs de la noblesse.

— Moi? fit le capitaine étonné.

(A continuer)

J. B. MARCOTTE, M. D.
MEDECIN-CHIRURGIEN
280 rue Lisbon

Heures de bureau: de 9 à 10 hrs a. m.
2 à 4 et de 7 à 9 p. m.
Spécialité des maladies des yeux, de la gorge du nez et des oreilles.

DR GEORGE A. RIVARD
CHIRURGIEN-DENTISTE
240 Rue Lisbon, Lewiston, Me.
Téléphone 1500

S'assurer dans une Compagnie
qui vous est inconnue est comme
prêter de l'argent à un étranger.

L'Assurance sur la Vie est une chose sérieuse pour toute personne ou pour toute famille. Voyez à ce que votre Police soit placée dans une Compagnie dont la réputation d'intégrité est hors de doute.

Depuis 67 années l'Union Mutuelle de Portland a toujours promptement payé toutes réclamations légitimes, et elle est connue comme une Institution qui fait honneur à ses engagements.

L'UNION MUTUELLE, COMPAGNIE QUI EMET DES POLICES VIE, est l'Institution financière la plus puissante du Maine. Fondée en 1848, elle est LA SEULE COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA SOUS LA LOI DE NON-CONFISCATION AUTOMATIQUE DE L'ETAT DU MAINE.

Actif au 31 Décembre 1914, \$19,628,416
Surplus \$ 728,262

Union Mutual Life Ins. Co.
de Portland, Maine.

LOUIS LACHANCE, gérant
College Block, Lewiston, Me.
Téléphone 211-R.

Elle préserve
Elle retient la
beauté de la jeunesse
alors même que la jeunesse
n'est plus qu'un
souvenir. Si vous
l'employez, votre apparence
sera toujours un sujet de
merveille pour vos connaissances.

Crème Orientale
de Gouraud

GRATIS. Demandez le flacon d'essai et vous recevrez le moyen d'augmenter votre beauté. Veuillez accompagner votre demande d'un mandat de 10 cents pour couvrir les frais de timbres et d'envoi.

FERD. T. HOPKINS & SON, New York

DR. TRUE'S INVIGORANT
(Vigueur du Dr True)

Un tonique reconstituant. Il renforce les nerfs, le Sang et les Tissus. Excellent pour les personnes souffrant de fatigue excessive, nervosité, insomnie, ainsi que tout autre malaise indiquant un système épuisé.

Dr. True's Invigorant
Un produit pharmaceutique de valeur, préparé avec soin et connaissance, contenant les meilleurs toniques fortifiants pour les nerfs, découverts jusqu'à présent. Les ingrédients qui le composent sont combinés de façon à en faire un composé médical agréable au goût et facilement assimilé, même pour les estomacs les plus délicats. Les femmes et les enfants prenant une médecine avec difficulté, et qui cependant ont besoin d'un bon tonique, trouveront ce composé sans pareil.

Dr. True's Invigorant
Il enrichit le sang, fortifie les nerfs et restaure les organes constamment en action dans le système humain. Dans les cas de débilité générale, de mauvaise digestion, de manque de sommeil, etc., il est fortement recommandé. Ses qualités fortifiantes sont grandement appréciées par ceux qui souffrent de dépression et d'épuisement.

Prix 40c, 60c, \$1.00 la bouteille
DR. F. F. TRUE & COMPANY
Sole Propriétaires et Distributeurs
Auburn Maine et Knowlton, P. Q.

MAINE CENTRAL
CHEMIN DE FER
MAINE CENTRAL

Horaire en vigueur depuis le 30 septembre 1917

DE LA STATION BATES STREET
Pour Portland et Boston, à 7.15, 9.00, 10.45 a.m., 2.35 et 4.15 p.m. Dimanches 4.17 p.m. — Pour Montréal et Québec, 7.15 a.m. — De tous les points des Montagnes Blanches 7.15 a.m., 10.45 a.m., 4.16 p.m. Pour Mechanic Falls et Rumford, 7.40 a.m. et 1.50 p.m. — Pour Rumford via Leeds Jet dimanches seulement 10.00 a.m. — Pour Quosnoe 1.80 p.m. Pour Winthrop, Oakland et Waterville, 8.20 a.m., 12.12, 2.35 et 6.25 p.m. — Pour Moosehead Lake via Oakland 8.20 a.m., 12.12, 2.35 p.m. — Pour Bangor 8.20 a.m., 12.12 et 6.25 p.m. — Pour Farmington, 10.03 a.m. et 3.30 p.m. Dimanches 10.00 a.m. Pour Phillips, Bangor, Carabasset et Bigelow 10.03 a.m., 3.30 p.m. Phillips seulement — Pour Skowhegan, 8.20 a.m., 2.35 p.m. et 6.25 p.m. — Pour Bangor et Westbrook R.R. Washington County, St. John et Halifax 12.12 p.m. — Pour Bingham 2.35 p.m.

DE LA STATION RUE MAIN
Pour Brunswick et Bath 6.45 a.m., 12.40, 3.40, 5.05, et 10.50 p.m. — Pour Portland et Boston 6.45 a.m., 3.40, 5.05 (Portland seulement) le train 5.05 p.m. fait connexion à Portland avec le train pour New York, 10.50 p.m. — Pour Rockland 6.45 a.m., 12.40, 3.40, 5.05 p.m. — Pour Augusta, Waterville et Bangor 6.45 a.m., 12.40, 3.40, et 10.50 p.m. — Pour Bangor et Westbrook R.R., Washington County et les Principales Maritimes 10.50 p.m. — Pour Bar Harbor 10.50 p.m. — Le train 10.50 p.m. le samedi

FEUILLETON DU MESSENGER

No. 1

La Lionne

LA FAMILLE THORÉ

Il y a quelques années, on voyait, rue de Paradis-Poissonnière, une enseignante en demi-cercle accompagnant le contour de la voûte de la porte cochère. Cette enseignante portait ces trois mots :

MAGASIN DE PORCELAINES.

En entrant dans la maison, on arrivait à une vaste cour, sur les côtés de laquelle on avait construit des appartements qui ne laissaient au milieu que le passage d'une voiture. Ces appartements, élevés seulement jusqu'à la hauteur du premier étage, étaient complètement vitrés par devant, et laissaient voir les monceaux de porcelaines qui couvraient les tablettes de ces immenses magasins.

On pénétrait dans celui de la gauche par une porte vitrée. Dans cette énorme cage de verre, il y avait, l'une en face de l'autre, deux cages en fil de fer, celle qu'on rencontrait d'abord en entrant contenait un double bureau en chêne et très élevé, lequel permettait aux commis qui tenaient les écritures de travailler soit debout, soit perchés sur de hautes chaises à siège tournant. Sur ce bureau à deux pentes, les employés se trouvaient par conséquent face à face.

Au fond de cette enceinte étaient de grands casiers et une caisse en fer qu'aucun monsieur n'eût pu forcer, et dont monsieur Fichet eût défié monsieur Huré de découvrir le secret.

Là se tenaient, au moment où commence ce récit, deux hommes : le premier, âgé de cinquante ans environ, était monsieur Thoré, le maître de la maison, dont l'aspect respirait la quiétude et le contentement de soi, ainsi que de sa bonne position commerciale; l'autre était monsieur Louis Villon, son commis.

Monsieur Thoré était le meilleur et le plus faible des hommes; mais il avait des principes de conduite en vertu desquels il faisait tous ses efforts pour mentir à la fois à sa nature et à sa personne; il disait que ce n'était que par une sévérité implacable qu'on menait bien les affaires; aussi avait-il pris l'habitude de parler d'un ton bourru et bref.

Ce jour-là, monsieur Thoré, les sourcils froncés, la bouche boudée, le coude appuyé sur le bureau, la tête appuyée sur son coude, examinait des registres que lui passait l'un après l'autre son jeune commis placé en face de lui.

Monsieur Thoré tournait les feuillets d'un geste de mauvaise humeur; tandis que Louis Villon, le commis, le suivait des yeux avec un sourire narquois.

Celui-ci était un jeune homme de vingt-cinq ans, de haute taille, de bonne tournure, mais d'un visage commun, quoique assez beau. Rien qu'à le voir, on eût deviné que c'était là une de ces âmes honnêtes, franches, et qui ne font bon marché d'aucun des devoirs de la vie.

Le patron, ayant parcouru jusqu'au bout l'un des registres qu'il vérifiait, le poussa sur une table avec brusquerie. Au moment où il en prenait un autre des mains du commis, il jeta les yeux sur la seconde petite encinte en fil d'archal, dans laquelle se trouvaient deux femmes qui le regardaient en souriant.

L'expression de ce sourire eût pu se traduire par la plus âgée de ces dames par ces mots :

"Allons, voilà mon mari qui fait sa petite comédie."

Et pour la plus jeune, par ceux-ci :

"Papa aura beau faire, il ne trouvera pas occasion de gronder monsieur Villon."

Monsieur Thoré surprit sa femme et sa fille l'examinant ainsi d'un air presque railleur, et s'écria d'une voix terrible :

— Eh bien! qu'est-ce que vous faites-là?... Est-ce que vous croyez que c'est en bavant aux cornelles que nous finirons cette balance?

celaines. Et monsieur et madame Thoré, le nez en l'air, et monsieur Louis Villon, aussi la bouche béante, regardaient avec un sentiment de joie inouïe ces deux beaux grands enfants jouant ensemble; tous deux charmants, gais, insouciant, finissant toujours leur lutte par un franc baiser fraternel, après lequel Charles ne manquait jamais de dire :

— Puisque tu m'as pris ça aujourd'hui, je te le laisse; mais si cela t'arrive encore, je me fâcherai.

Et cela recommençait, et Charles ne se fâchait point.

D'autres fois, Julie semblait pensif, et elle l'était alors avec la même naïveté qu'elle était gaie. A quoi pensait-elle dans ces moments-là? A rien, eût-elle répondu, si on l'eût interrogée; et elle eût dit la vérité.

Seulement ce rien a un nom qu'elle ne savait pas encore; ce rien, c'est l'inconnu qui appelle toutes les jeunes âmes sans qu'elles sachent d'où part cette voix, et où elle veut les conduire.

Julie ne s'était encore troublée à la vue de personne, elle ne s'était encore bercée d'aucune espérance, ni préoccupée d'aucun souvenir. Elle aimait beaucoup monsieur Louis Villon, parce que c'était un honnête garçon, qui faisait admirablement les affaires de monsieur Thoré; mais jamais elle ne riait avec lui.

Lorsque les détails du commerce les obligeaient de collationner des factures ou de vérifier des comptes ensemble, Julie appelait ou répondait d'une voix claire et ferme, comme eût fait un commis avec son collègue, tandis que le jeune homme ne disait pas un mot sans trembler ou s'embrouiller, surtout lorsqu'ils étaient seuls. Julie s'en était aperçue? Cela est probable; mais le trouble du jeune commis ne l'embarrassait nullement; elle n'en éprouvait ni pitié ni ennui; c'était le comble de l'indifférence.

Quelquefois monsieur Thoré faisait remarquer à sa femme les gros soupirs de monsieur Villon, et son regard satisfait semblait dire qu'il voyait avec joie un amour qui lui promettait un gendre honnête et capable, un associé excellent, un successeur qui continuerait la prospérité de la maison Thoré, un héritier dont la fortune personnelle serait un jour considérable.

Mais ordinairement madame Thoré répondait à ces regards confidents en secouant doucement la tête. Sans que rien de positif lui eût été appris, elle sentait que le bonheur de sa fille ne pouvait pas être là.

Lorsque monsieur Thoré voulait savoir les raisons de cette opinion, madame Thoré était fort empêchée de les lui donner. Comme nous l'avons dit, Julie aimait et estimait monsieur Louis Villon; souvent même elle le défendait courageusement contre les fausses mauvaises humeurs de son père; mais c'était tout; et madame Thoré savait qu'on a dans le cœur autre chose qu'une exacte justice pour celui qu'on se destine en secret. Ce jour-là, on l'accusait sans raison, comme on le défend sans raison; on lui fait un tort aujourd'hui de ce qu'on lui eût demandé la veille; celui-là on le raille, on le plaint, on le vante, on le dédaigne; celui-là, enfin, on l'aime.

Quelquefois, M. Thoré disait qu'il était impossible que Julie n'aimât pas M. Villon, à moins, ajoutait-il, en attachant sur sa femme un regard qu'il croyait rendre profondément inquisiteur, à moins qu'elle n'aime quelqu'un. Mais Julie n'aimait personne, sa mère l'affirmait et elle en était sûre.

Cependant, Julie rêvait quelquefois, et lorsque sa mère l'interpellait dans son silence, Julie devenait rouge et disait toujours qu'elle ne savait rien. Sa mère faisait semblant de la croire; elle se gardait bien de la presser de questions. Elle était trop prudente pour risquer de donner un nom et un sens à ces vagues élan d'un jeune esprit et d'un jeune cœur qui sentent que l'heure est venue où une nouvelle vie va s'ouvrir devant eux.

La joie, le calme et la sécurité habitaient donc au milieu de cette famille, et ce bonheur s'accroissait pour M. Thoré du magnifique résultat de ses affaires de l'année. Cependant il avait fini l'examen de ses comptes, et il restait plongé dans une profonde méditation; ses traits avaient gardé l'expression menaçante d'un vif mécontentement.

En effet, le brave M. Thoré n'avait rien trouvé à blâmer; il lui avait été impossible de gronder son commis et de lui donner une leçon tirée de l'exemple de sa propre manière de gérer les affaires; il était donc mécontent. Louis Villon considérait son patron avec attention depuis que celui-ci avait jeté le dernier registre avec humeur; Julie, ainsi que sa mère, attendaient l'explosion sans trop d'inquiétude, mais avec curiosité.

Tout à coup le visage de M. Thoré s'assombrit, son front se ride, ses sourcils se rapprochent, il relève soudainement la tête, fixe un regard terrible sur Louis et lui dit d'une voix rude :

— Combien gagnez-vous dans ma maison, monsieur?

Comme Louis, deux petits commis aux courses et deux garçons de magasin, composaient toute la maison commerciale de M. Thoré, le digne négociant savait à merveille la quotité des appointements de M. Villon, cependant celui-ci, fort surpris de la question, lui répondit sur-le-champ :

— Mais, monsieur, je gagne dix-huit cents francs.

— C'est bien, fit M. Thoré, en sortant du bureau, les mains derrière le dos, à la façon de Napoléon; c'est

bien, je porte vos appointements à mille écus.

— Ah! monsieur, c'est trop de bonté, s'écria le jeune homme... et ma reconnaissance...

— Il suffit, dit solennellement le patron... je suis juste. Nous avons quelques personnes à dîner... si vous voulez être des nôtres... Vous avez le temps d'aller passer un habit.

— C'est trop d'honneur, dit le jeune homme, en rangeant de la façon la plus désordonnée ses plumes et ses registres, et en s'échappant aussitôt du magasin.

Pendant ce temps, M. Thoré était dans le bureau de sa femme qui lui serrait la main, tandis que Julie lui sautait au cou en lui disant :

— C'est bien, ce que tu as fait là, papa.

— J'ai été juste, rien que juste... repartit M. Thoré d'un ton sentencieux. Vous me connaissez; impitoyable, cruel même pour les paresseux et les méchants, grand et généreux pour les bons et les travailleurs... juste... toujours juste...

— Je dis que tu es bon fit Julie en l'embrassant encore. Je veux que tu dises que tu es bon.

— Allons, allons, dit M. Thoré, vous ne savez ce que vous dites, mademoiselle... Mais je ne veux pas de discussions chez moi... Voilà cinq heures, et il est temps que vous montiez faire votre toilette.

— J'y vais, dit la jeune fille, en s'apprêtant à fermer les registres à l'exemple du commis.

— Va, mon enfant, lui dit madame Thoré, je rangerai tout cela, j'ai à parler à ton père.

Julie s'échappa du magasin en bondissant comme une biche, et monta vivement l'escalier qui menait à l'appartement du premier.

Sur le palier et près de la fenêtre d'où l'on voyait, à travers le vitrage, dans le magasin qu'elle venait de quitter, elle trouva Louis Villon, la tête basse, et absorbé dans une pensée triste.

— Eh bien! M. Villon, lui dit-elle gaîment, est-ce que vous n'êtes pas content?

— Moi... dit celui-ci en tressaillant... Ah! votre père a fait pour moi plus que je le mérite... et je serais bien ingrat si...

— Peut-être cela vous contrarie-t-il de dîner avec nous... et si vous aviez d'autres projets...

— Moi, dit le jeune homme, je n'ai pas de projets, et certes, je me trouve très honoré et très heureux de l'invitation de monsieur votre père.

— En ce cas, dépêchez-vous, car vous savez que ni moi ni maman ne sommes longues à notre toilette.

Et Julie entra en chantant dans l'appartement pendant que Louis montait tristement à la chambre haute qu'il occupait, et tout en montant il se demandait pourquoi la pensée lui était venue qu'il serait sage à lui de quitter la maison de M. Thoré.

Comprenait-il donc que le cœur de cette charmante fille, si bonne et si franche, ne devait jamais lui rendre la moindre parcelle de l'amour tout-puissant qu'il éprouvait pour elle?

Cependant M. Thoré était demeuré avec sa femme, et semblait lui demander comment elle s'était permis de disposer de sa personne en le retenant pour lui parler sans l'en avoir averti.

— Eh bien! ma chère, qu'as-tu donc à me dire de si important? fit-il en s'asseyant comme un roi qui donne audience à un sujet.

— Mais rien de plus important que de savoir qui nous avons à dîner.

— Mais il me semble que tu le sais, puisque tu as fait les invitations.

— Sans doute; j'ai invité monsieur et madame Bouchard avec leur fille, monsieur et madame Lamplin... Mais est-ce que Charles ne nous amène pas quelqu'un?

— Qui ça, quelqu'un? dit M. Thoré.

— Eh bien! mon patron, le peintre dans l'atelier duquel il travaille.

— Quel peintre?

— Hé! bon Dieu, fit madame Thoré, M. Victor Amab.

— Pourquoi le demander, puisque vous le savez? répliqua M. Thoré d'un ton d'agacement.

— Je le demande, dit madame Thoré en haussant doucement les épaules, parce que si je sais quel est le nom et l'état de ce monsieur je ne le connais pas du tout de sa personne. C'est un artiste; et depuis que Charles a quitté la peinture sur porcelaine pour devenir un peintre d'histoire, je l'entends dire de si drôles de mots, marmotter de si singulières chansons, raconter quelquefois à M. Villon des aventures d'atelier si extravagantes, que j'ai peur de tous ceux qui portent un nom d'artiste.

— Madame Thoré je sais qui je dois et qui je puis inviter chez moi, fit M. Thoré en s'approuvant lui-même d'un signe de tête... Je connais personnellement M. Victor Amab; il ne sera point déplacé dans notre société, puisque je l'y invite.

— C'est-à-dire que tu as permis à Charles de l'amener.

— C'est la même chose, ma chère. — Tu as raison; mais à quel propos ce jeune homme, qui n'est jamais venu chez nous depuis un an que Charles travaille chez lui, à quel propos, dis-je, a-t-il demandé à Charles de nous être présenté?

— C'est un avantage qu'il eût dû solliciter plus tôt; mais enfin, à tout il y a un commencement.

— Oui, oui... dit madame Thoré à voix basse, à tout il y a un commencement... enfin!...

— Qu'est-ce que cela veut dire? fit M. Thoré... Que signifie cet enfin?...

— Je ne sais... je pensais à au-

Sirop Superior Pour le Rhume

Nous avons accepté l'agence pour le fameux "SIROP SUPERIOR POUR LE RHUME" et nous attirons votre attention sur les excellentes qualités de cette médecine. Il n'y a rien de mieux pour le rhume, les poumons, troubles des bronches et le mal de gorge.

Prix 25 cents la bouteille

— EN VENTE DANS TOUTES LES EPICERIES —

Emile J. Pelletier

Seul Agent pour le Comté d'Androscoggin.

373 rue Sabattus, Lewiston

j31e

tre chose... Je vais m'habiller et je te conseille d'en faire autant.

Madame Thoré rentra chez elle, triste et mécontente. Cependant, rien d'extraordinaire ne s'était passé. Seulement, huit jours avant ce jour-là, se trouvant en famille dans une seconde loge de l'Opéra, madame Thoré avait vu son fils saluer un jeune homme de l'orchestre. Elle lui demanda quel était ce monsieur. C'est M. Victor Amab, lui répondit-il.

Madame Thoré regarda mieux de ce côté, et crut s'apercevoir que M. Amab contemplait Julie avec une sorte d'étonnement. Quant à Julie, elle était restée complètement étrangère à cet incident, tout occupée qu'elle était de la scène.

L'acte achevé, madame Thoré voulut savoir si M. Amab les examinerait de nouveau. Mais il disparut aussitôt.

Madame Thoré le croqua parti, lorsqu'en parcourant la salle de l'Opéra, elle remarqua au fond du couloir du balcon qui lui faisait face, un jeune homme parfaitement élégant et qui ne quittait pas la loge de sa loge. Ce jeune homme était M. Amab.

Il vit qu'on le voyait et se détourna; mais durant tout le reste de la soirée, Victor demeura à cette même place, et quoiqu'il affectât de ne pas quitter la scène des yeux, madame Thoré surprit plus de vingt fois ses regards attachés sur la loge où elle était.

— As-tu vu le professeur de ton frère? dit-elle à sa fille, lorsqu'elles furent rentrées.

— Où donc? fit Julie.

— A l'Opéra.

— Charles te l'a montré? reprit la jeune fille.

— Oui, il était en face de nous.

— J'avais bien autre chose à voir, dit joyeusement Julie; c'est si beau la Juive! Ah! cette pauvre Rachel... trompée!... aussi elle meurt... c'est bien... Oh! oui, elle fait bien de mourir!

Madame Thoré détourna la pensée de sa fille et de la position de Rachel et de la rencontre de M. Amab, et elle-même n'y pensait plus, lorsque le jour même où commence ce récit, Charles, en partant le matin, apporta à sa mère qu'il avait obtenu de son père la permission d'amener M. Amab à dîner.

Cette présentation, après cette rencontre, alarma madame Thoré, et ce fut pour cela qu'elle essaya de s'informer près de son mari de ce qu'était ce M. Victor Amab; mais à la façon dont M. Thoré lui répondit, elle jugea à propos de ne pas lui faire confidence de ses craintes. M. Thoré en eût fait tout de suite une grosse affaire. Il eût défendu peut-être à sa fille de regarder M. Amab, et n'eût pas manqué, comme font tous les sots pères (pères ou maris), de créer le danger qui n'existait pas.

Quand madame Thoré entra dans sa chambre, elle trouva sa fille qui s'ajustait devant la grande glace de son armoire.

Julie se retourna en entendant ve-

nir sa mère, et lui dit gaîment :

— Tu vois que je n'ai pas été longue. Suis-je bien?

Il y avait tant de grâce, tant d'ingénuité dans cette charmante enfant, et elle était si admirable de beauté et de jeunesse, que madame Thoré s'arrêta un moment à la contempler.

Un mouvement de fierté et de bonheur lui passa dans le cœur; mais presque aussitôt une pensée triste comprima cet élan d'orgueil maternel.

— Allons, viens donc, dit la jeune fille à son tour, que je t'habille, que je te fasse belle.

— Tu me dois bien cela, lui dit sa mère en souriant... car...

— Quoi donc?

— Rien, dit madame Thoré, dépêchons-nous; on va arriver.

Elle ne voulait pas que sa fille pût achever la phrase que lui avaient inspirée ces mots : "Viens que je te fasse belle," et auxquelles elle avait répondu : "Tu me dois bien cela." En effet, Julie ne devait-elle pas quelque chose à la mère qui l'avait faite elle-même si belle... belle à étonner sa mère d'admiration, et comme le disait le vieux docteur de la famille, M. Janson : belle à faire peur!

L'expression était juste; car bien souvent madame Thoré s'était alarmée de cette perfection; souvent elle s'était dit que tant de beauté attirerait trop d'hommes autour de Julie, pour que le bonheur de sa vie passât pur et intact au milieu de tant d'adorations.

La toilette de ces dames était à peine achevée que madame Thoré entendit frapper à la porte.

— Qui est là?

— C'est moi, maman, répondit une voix joyeuse et sonore.

— Tu peux entrer.

II LE PORTRAIT

Tout aussitôt parut un beau jeune homme aux cheveux noirs, fièrement campé, l'oeil hardiment ouvert, respirant la bonne humeur, la force, le courage. Il embrassa sa mère et passa vers sa soeur... Mais avant de l'embrasser, il tourna autour d'elle et fit un signe d'approbation.

— Bien chiquée!... très bien chiquée!...

— Que veut dire ce monsieur? fit Julie en riant.

— Allons, dit madame Thoré, Charles, laisse là tes mots d'atelier.

A continuer

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

Je paye les plus hauts prix pour VIEUX FER, GUENTILES ET METAUX DE REBUS

Je vends des autos et tires de seconde-main

MAX MILLER

11-13 Third St., New Auburn, Téléphone 1384-M

Valeur de cent sous sur chaque dollar

C'est le placement que vous voulez pour votre surplus d'argent. Vous l'avez quand vous avez un compte avec la Lewiston Trust Co.

Il vaut sa valeur plus l'intérêt accumulé.

4% payé sur Dépôts-Epargne.

LEWISTON TRUST COM'Y

Charles Normand, Commis Canadien

Successales—Lisbon Falls, Mechanic Falls, Freeport.



UN BEAU SEIN ET DE JOLIES ÉPAULES

sont possibles si vous portez une "Bien Jolie Brassière" Le poids tirant d'un sein sans contrainte force les muscles qui le supportent d'une façon telle, que les contours de la taille sont gâtés.

remet le sein à sa place, empêche qu'il n'ait une apparence flasque, élimine le danger de forcer les muscles, et elle retient la chair de l'épaule, donnant une ligne gracieuse à toute la partie supérieure du corps.

La "Bien Jolie Brassière" est le vêtement le plus élégant et le plus avantageux qu'on puisse s'imaginer. Elle est faite de tous les matériaux et dans tous les styles. Faites-vous montrer la "Bien Jolie Brassière" par votre marchand; nous serons heureux de lui envoyer des échantillons, port payé, pour qu'il vous les montre. BENJAMIN & JONES, 51 Warren St., Newark, N. J.

Le Sirop d'Anis Gauvin POUR LES ENFANTS

Epargnera au bébé bien des souffrances résultant des malaises, des indigestions, des maladies si communes au jeune âge; il leur assurera un bon sommeil tranquille et favorisera ainsi leur croissance et leur développement.

Il est prudent d'en avoir toujours une bouteille à portée de la main.

EN VENTE PARTOUT: 25 cents LA BOUTEILLE.

Le Sirop Gauvin POUR LE RHUME

Soulage dès la première dose et guérit promptement. Toux, Rhumes, Bronchites, Enrouement.

PRIX: 25 cts la bouteille.



Les Cachets Gauvin CONTRE LE MAL DE TÊTE

Soulagent promptement. Maux de Tête, Migraines, Névralgies, Sciatique, et toutes les douleurs.

PRIX: 25 cents la boîte.

AVIS

Notre magasin sera fermé jeudi, fête de la Toussaint, mais sera ouvert jusqu'à 9 hrs mercredi soir. De grands marchés vous sont offerts toute cette semaine.

Tabliers à kimonos, valeur 75c pour 59c
Flanellette à kimonos, valeur 25c pour 15c la vge
Jolies Matinées en voile pour \$1.00
Robes en serge pour filles de 8 à 14 ans, vendues à \$1.50 et \$2.98

Jolis Collets pour dames, vendus à 10c pièce
Bas tricotés, pour hommes, femmes et enfants.

Linge de dessous pour hommes, femmes et enfants ainsi que Tricotés, Gants et Mitaines, Laine à tricoter, Couvertes de tous prix en flanellette. Une visite est sollicitée. Nous donnons les timbres rouges—demandez-les.

J. H. RENY

290 rue Lisbon

Edifice Callahan

NOUVELLES LOCALES

Lisez le nouveau feuilletton qui commence aujourd'hui.

M. et Mme Chs Roux sont revenus de leur promenade à Woonsocket, R. I. et villes environnantes.

Lettres non réclamées au bureau de poste de Lewiston le 29 du courant: Robert Blair, Cyprien Bauregan, Jerry Dionne, Lionel N. Doucette, Lazare Fréchette, Geo. Hamel, Jos. Jalbert, Albert St-Germain, Mme Exorée Boucher, Mlle Elise Couturier, Mme Méline Desy (3), Mlle Eva Delaurier, Mlle Almaza Hamel, Mlle Nazarina LaRock, Mme Marie Pelletier, Mme Wilfred Robichaud, Mlle Leda Thibodeau.

Jeudi, M. Delphis Mailhot a reçu un télégramme de Montréal lui apprenant la mort de sa fille Eugénie, en religion Soeur Mailhot de la communauté des Soeurs Grises. La défunte était âgée de 34 ans et elle avait vu le jour à Lewiston. Elle avait revêtu l'habit religieux il y a environ sept ans. Les funérailles ont eu lieu samedi à la maison-mère de la communauté à Montréal. Une autre de ses soeurs est morte à St-Hyacinthe, dans la même communauté il y a onze ans. Outre son père, elle laisse encore une soeur, en religion Soeur Verville de la communauté des Soeurs Grises à Montréal, et quatre frères, MM. Wilfrid, Willie, Edmond et Arthur, tous de Lewiston. Le père de la défunte assistait aux funérailles qui ont été très imposantes.

M. Wilfrid Cloutier de la Newport Navy Training Station, est en visite chez sa mère, Mme veuve Eliza Cloutier, 174 rue Lincoln. Le jeune homme repartira dans quelques jours et il s'attend de traverser en France dans peu de temps.

Les funérailles de Mme Vve Ignace Levesque ont eu lieu samedi à l'église St-Pierre et ont été des plus imposantes. Parmi les personnes du dehors on remarquait M. Pierre Lévesque, fils de la défunte, de Montréal, M. Joseph Dévost, jr., un petit-fils de Coaticook, ainsi que M. et Mme Narcisse Levesque, de Hartford, Conn.

La famille se fait un devoir de remercier par la voie du Messenger, toutes les personnes qui ont sympathisé avec elle dans cette cruelle épreuve; les Révds Pères Dominicains, ceux qui ont envoyé des fleurs et bouquets spirituel sains; M. Poisson de la maison Marcotte & Cie.—Signé: La Famille Levesque.

Lisez le nouveau feuilletton qui commence aujourd'hui.

Mme Atlanta Vachon qui a subi une grave opération à l'Hôpital Ste-Marie, il y a trois semaines, en est sortie vendredi et a pu se rendre dans sa famille hier, à Livermore.

Mlle Ida Rioux qui a subi l'ablation de l'appendice à l'Hôpital Ste-Marie, il y a quelques semaines, est en bonne voie de guérison, cependant sa soeur Georgiana a dû être transportée à l'Hôpital la semaine dernière pour la même cause.

On annonce pour le 5 novembre, le mariage de Mlle Théo Fradette, fille de M. Eugène Fradette, avec M. James Thayer, d'Auburn.

Se rendant à la prière du gouvernement américain, le Très Rév Père Côté, curé de l'église St-Pierre, et Monsignor McDonough, curé de St-Patrick, ont fortement recommandé à leurs fidèles, hier, de faire tout en leur possible pour économiser les vivres et seconder les efforts des autorités de Washington dans la poursuite de la guerre. On nous affirme que les curés de Ste-Marie et de St-Louis ont oublié d'en parler.

M. Alfred Goulet et Mlle Sarah Larocque, de même que M. Eddie Huard et Mlle Marie-Anne Beaudoin, tous de Lewiston, ont fait enregistrer leurs intentions de mariage.

Lisez le nouveau feuilletton qui commence aujourd'hui.

Lisez le nouveau feuilletton qui commence aujourd'hui.

Accusé de voies de fait sur sa femme, un Polonais a été condamné à 60 jours de prison, ce matin en cour municipale. Il a interjeté appel et il a dû fournir un cautionnement de \$100 en attendant les assises de la cour supérieure.

M. Joseph Lacasse a reçu un câblogramme hier après-midi, de son fils, Arthur, lui annonçant qu'il était arrivé sain et sauf en France.

MM. P. Roy, F. Martel et C. Guay, sont revenus d'une partie de chasse d'une dizaine de jours dans les grands bois du Maine. La partie fut agréable mais peu fructueuse car nos amis n'ont rapporté aucun gibier; cependant il est dit que l'un d'eux a été fort apeuré par le cri d'un ours.

Il y aura salle bondée mercredi soir pour la "Mendiant" donnée à l'Empire par l'Association St-Dominique. Les personnes qui ont réservé des billets sont priées d'aller les chercher avant mercredi matin, car alors ils seront mis en vente.

M. George E. Roberge, en compagnie de ses soeurs, est parti hier pour aller rendre visite à son neveu stationné au camp militaire de Ayer, Mass. Il sera de retour ce soir ou demain matin.

Une jolie soirée a eu lieu hier chez Mlle Irma Ferland, Deuxième Rue, à l'occasion de son 22ème anniversaire. Mlle Elmière Charron lut l'adresse de circonstance et présenta une montre avec bracelet en or. L'intime fête avait été organisée par Mlle Anne-Marie Guay et Cécile Ferland.

BRUNSWICK

Dans la liste des blessés en France publiée dimanche par le gouvernement d'Ottawa se trouve le nom de I. Lebel, de Brunswick.

La Conservation des vivres n'exige pas que vous vous priviez ou réduisiez vos achats. Mais elle vous demande d'user de substituts pour aider à la guerre. Signez la Pledge Card.

Lisez le nouveau feuilletton qui commence aujourd'hui.

Ca brule, ça ne ne réchauffe pas

Un malade insistait auprès de son médecin sur la nécessité pour lui, de prendre un stimulant, alléguant qu'il était faible, qu'il... en avait besoin.

—Docteur, suppliait-il, il me faut quelque chose de fort, sachez-vous; j'ai le frisson, ça me réchauffera.

—Précisément, riposta brusquement le docteur qui, se penchant sur une boîte placée près du poêle, en tirait un morceau de bois. Voyez ce morceau de bois; il est froid, n'est-ce pas? Maintenant, il a chaud, dit-il en le jetant dans le feu; mais, est-ce qu'il s'en trouve mieux? Le malade regarda le bois qui lança d'abord quelques petites bouffées de fumée pour être bientôt entouré de flammes.—Evidem-

ment non, fit-il, il brûle.

—Ainsi en est-il de vous, accentua le médecin; quand vous vous réchauffez avec de l'alcool, vous brûlez littéralement les tissus délicats de votre estomac et de votre cerveau. N'allez pas vous non plus; jouez avec le feu.

NOS SOLDATS EN FRANCE

Ils tirent leur premier coup de canon

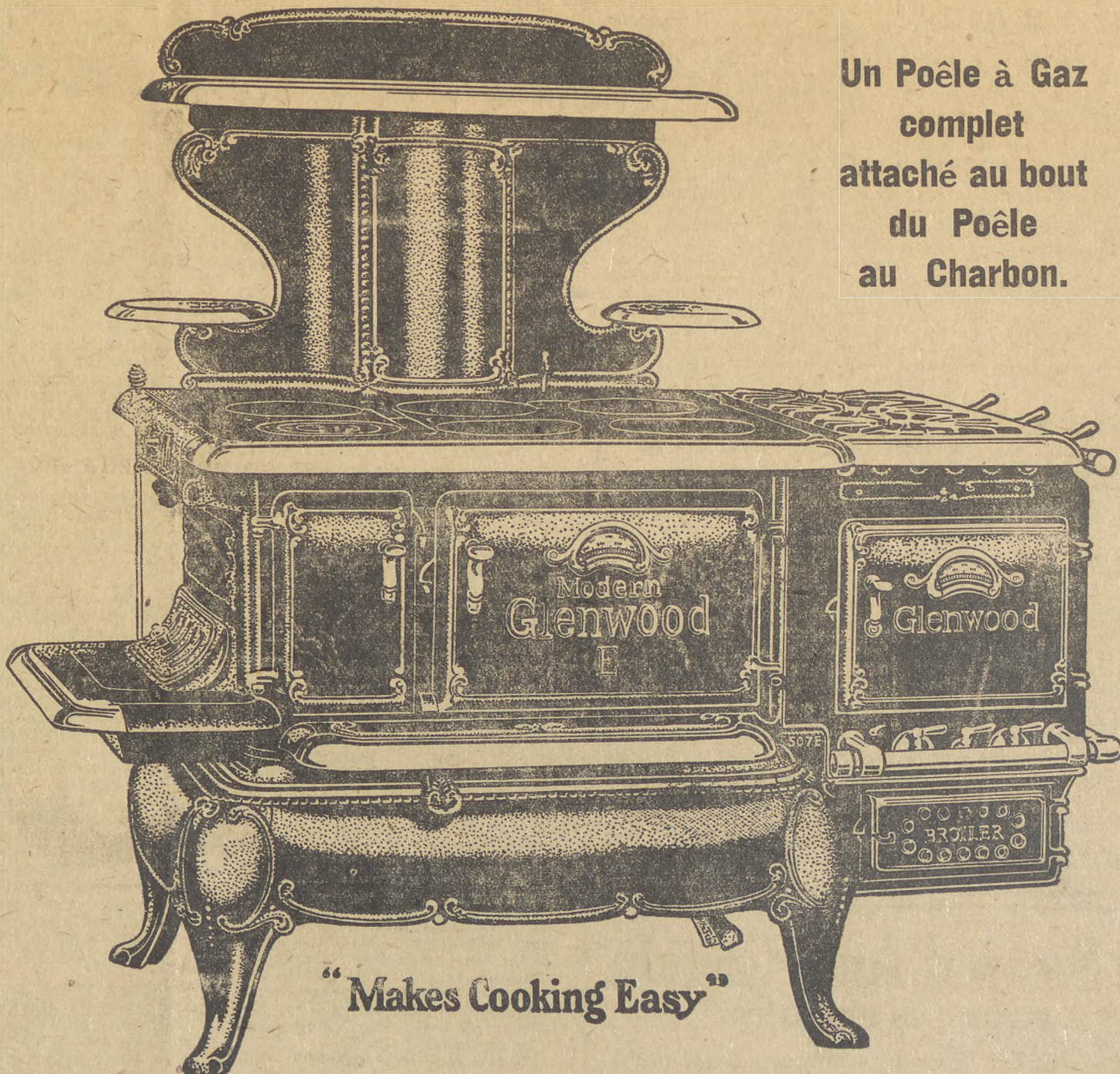
Un groupe de quelques bataillons américains est entré dans les tranchées de combat, pour la première fois, samedi sur le front français. Les poilus les ont salués avec enthousiasme. Le premier coup de canon a été tiré le matin à 6 heures sur un groupe allemand. C'était un canon 75 et l'homme qui le tira avait les cheveux roux. La douille a été conservée et sera envoyée au président Wilson comme souvenir du 1er boulet américain sur le champ de bataille. Ces troupes seront relevées après un certain temps et remplacées par d'autres troupes américaines afin d'habituer nos soldats à la vie des tranchées.

Glenwood

Gaspillez-vous du Bon Charbon ?

dans un vieux poêle brulé et incommode l'orsqu'un nouveau Glenwood vous épargnerait de 100 à 500 lbs par tonne? **Calculez l'épargne en dollars** pour un an et puis pour cinq ou dix ans et vous verrez vite pourquoi cela vous paiera plus que jamais d'échanger ce vieux poêle pour un Glenwood à la minute.

Il y a des centaines de modèles à choisir à des prix raisonnables. Procurez-vous un Glenwood, laissez-le se payer de lui-même par son économie de Charbon.



Un Poêle à Gaz complet attaché au bout du Poêle au Charbon.

"Makes Cooking Easy"

ATHERTON FURNITURE COMPANY

Poêles et Réchauds Glenwood

à conditions faciles du Club

\$3 à \$10 comptant

Balance par petits paiements hebdomadaires

ATHERTON
FURNITURE COMPANY

Samedi après-midi le chef de police Keegan en compagnie de quatre officiers, a fait une importante saisie de liqueurs dans un débit situé rue Main et supposé être tenu par un Irlandais. Le propriétaire et son commis ont comparu en cour ce matin et tous deux ont été placés sous un fort cautionnement en attendant les prochaines assises.